TRAITÉ
DE
L'AMAIGRISSEMENT
DES ENFANS.

Sic tentavi, an medendi quibusdam morbis, via planior reddi posset, additis ex propriæ experientiæ penu casibus.....

J. A. MURRAI, *Opusc. t. 1, p. 9.*

Les deux Exemplaires prescrits par la Loi, ont été déposés à la Bibliothèque impériale.

TRAITÉ

DE

L'AMAIGRISSEMENT

DES ENFANS,

Accompagné de l'élévation et de la dureté du ventre; maladie du mésentère, vulgairement connue sous le nom de *Carreau*.

Ouvrage couronné en 1787 par la Faculté de Médecine de Paris.

PAR M. BAUMES,

Professeur de Pathologie et de Nosologie à l'Ecole de Médecine de Montpellier, et ci-devant Professeur de Médecine et de Clinique de l'Université de Médecine de cette ville; ex-Président et Secrétaire perpétuel de la Société de Médecine-pratique de Montpellier; Associé de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris; Membre de l'Académie de Médecine, de la Société départementale de Médecine, de la Société médicale d'Emulation, de la Société académique des Sciences et de la Société galvanique de la même ville; des Sociétés de Médecine de Bordeaux, de Marseille, de Nancy, de Bruxelles, de Nismes; des Sociétés des Sciences de Montpellier, de Dijon, de Vaucluse, du Gard, etc. etc.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire de l'École et de la Société de Médecine, rue de l'École de Médecine, n° 3 ou 9, vis-à-vis la rue Hautefeuille.

M. DCCC. VI.

AVANT-PROPOS.

POUR faire connoître l'Ouvrage dont on donne aujourd'hui une seconde édition, on ne croit pas pouvoir mieux faire que de consigner ici l'extrait des registres de la Société royale de Médecine de Paris, inséré dans la première édition.

Extrait des registres de la Société royale de Médecine.

NOUS avons été chargés par la Société d'examiner un Mémoire qui a remporté le prix au jugement de la Faculté de Médecine de Paris, le 22 novembre 1787, sur la question proposée en ces termes :

« Décrire la maladie du mésentère, » propre aux enfans, que l'on nomme » vulgairement *Carreau*, l'envisager dès » son principe, rechercher les causes qui

» la produisent, et exposer avec préci-
» sion les moyens de la prévenir et ceux
» de la guérir ».

Par M. BAUMES, notre Associé, à Nismes (1).

L'auteur de ce Mémoire a suivi, dans la rédaction de son travail, le plan proposé par le programme, et il y a joint des faits qui tendent à développer les différentes nuances de cette maladie, qu'il regarde comme particulière aux enfans, dont le siége est dans les glandes du mésentère, et dont les symptômes essentiels sont la dureté et la tuméfac-

(1) L'auteur a demeuré pendant dix-huit ans dans cette ville, capitale du département du Gard, et il s'y est livré, avec toute la distinction que peut mériter et obtenir un médecin, à la pratique de l'art de guérir. Il n'a quitté cette résidence, où tous les vœux le rappellent si ardemment, que pour aller occuper, à Montpellier, une place de professeur en médecine: place qu'il n'a pas due aux faveurs ou aux hasards de la révolution, mais aux résultats d'un concours solemnel, après lequel des juges éclairés le présentèrent, seul, à la nomination du roi Louis XVI.

tion du bas-ventre avec indolence, et pour l'ordinaire une habitude cachectique. Après cette définition exacte et précise, il témoigne son étonnement sur le silence des auteurs qui ont écrit sur les maladies des enfans. En effet, relativement au carreau, il n'a profité dans la description de cette maladie que des idées éparses qu'il a retrouvées dans les auteurs qui ont parlé du flux de ventre des enfans, des obstructions et de l'atrophie. Le silence des auteurs, l'importance de la maladie, et la forme du programme, ont nécessité M. BAUMES à ne rien négliger de tout ce qui pouvoit donner une idée exacte du carreau. C'est dans cette vue qu'il a fait une courte description anatomique du mésentère, qu'il en a déduit les raisons capables d'y produire les engorgemens, et qu'il présente ensuite le tableau de tout ce que l'ouverture des cadavres a pu apprendre de plus intéressant sur cet objet. Ces détails, infiniment utiles pour éclairer les

Médecins sur le véritable caractère d'une maladie quelconque, sont suivis des maladies qui ont de l'analogie avec le carreau. Après en avoir établi les signes qui les font différencier, il passe à l'examen des causes, et il fait voir dans leur énumération celles qui tiennent à la constitution et celles qui appartiennent aux abus de l'éducation physique. Il distingue trois degrés dans le développement du carreau, et chacun de ces degrés est marqué par les symptômes qui leur sont propres, et ce sont ces symptômes qui forment son diagnostic; quant au pronostic, il varie à raison des causes qui ont produit le carreau, à raison de leur complication, et à raison des différens degrés de la maladie. Dans le premier degré, on peut compter sur l'action des remèdes sagement administrés; dans le second degré, leur effet est douteux; et dans le troisième, la maladie est presque sans ressource. Après avoir fait sentir le danger de cette maladie, et l'in-

suffisance des remèdes, il insiste sur la nécessité d'une méthode préservative, il en présente les avantages, et il entre dans le détail de tous les moyens qui peuvent réussir sous ce point de vue. Mais comme la méthode préservative ne peut pas toujours avoir lieu, il expose la marche à suivre lorsque le carreau est développé, et les indications qu'il cherche à remplir se bornent à fondre, à évacuer et à fortifier. En conséquence, il établit trois classes de remèdes, il en donne les doses, il en prescrit la forme, et il détermine les cas où l'on doit donner la préférence ou aux uns, ou aux autres. Mais comme rien n'intéresse que ce qui est vrai, et rien en médecine n'est vrai que ce qui a pour base l'expérience et l'observation, M. Baumes, convaincu de la vérité de ce principe, a terminé son Mémoire en rapportant plusieurs observations qui lui sont particulières, et qui toutes ont pour objet de former le complément de

tout ce qui doit servir à donner une idée exacte du carreau, à en déterminer la nature, le siége et les symptômes, à en établir les différences, à éclairer sur les causes, à rectifier le pronostic, à démontrer les avantages de la méthode préservative, et à établir ce que l'on doit attendre des remèdes.

Le suffrage de la Faculté de Médecine de Paris nous dispense de faire l'éloge de ce travail, et nous pensons qu'il est digne de l'approbation de la Société, et qu'il mérite d'être imprimé *sous son privilége.*

Au Louvre, le 13 juin 1788.

Signé DE HORNE et JEANROI.

La Société royale de Médecine ayant entendu, dans sa séance tenue au Louvre le 13 juin 1788, la lecture du rapport ci-dessus, en a entièrement adopté les conclusions, ce que je certifie véritable.

A Paris, ce 14 juin 1788.

Signé VICQ-D'AZYR, secrétaire-perpétuel.

Il a été fait quelques changemens dans la distribution de ce Traité; mais ils sont de peu de conséquence : cependant des détails insignifians de matière médicale et de thérapeutique générale ont été supprimés; des observations ont été ajoutées; et les uns comme les autres ne paroissent pas avoir peu contribué à la perfection d'un ouvrage, que le public accueillera sans doute aussi bien qu'il l'a fait lorsque ce travail a paru pour la première fois.

TRAITÉ
DE
L'AMAIGRISSEMENT
DES ENFANS,

Accompagné de l'élévation et de la dureté du ventre ; maladie du mésentère, vulgairement connue sous le nom de Carreau.

I.

Les enfans sont assez sujets à maigrir et à tomber successivement dans l'atrophie, tandis qu'ils prennent une habitude cachectique et que leur bas-ventre s'élève d'abord avec des signes d'empâtement, ensuite avec dureté, et presque toujours avec indolence. Cette maladie a été aussi mal nommée que mal décrite ; il est certain qu'elle a son siége dans le mésentère, et, en prenant en considération la tuméfaction et la rénitence de l'abdomen, les uns ont donné à cette affection morbide, le nom vulgaire et métaphorique de *carreau ;* les autres, ne voyant que l'effet majeur de l'obstruction des voies du

chyle au travers du mésentère, l'ont appelée *atrophie* (1) *des enfans.* On trouve dans Tulpius, le nom d'étisie rachialgique ; dans Sydenham, celui d'étisie ou *tabes* des enfans ; dans Sauvages, celui d'écrouelle mésentérique ; dans Lieutaud, celui d'atrophie et de tension du ventre des enfans, etc.

Le terme de physconie mésentérique seroit plus médical, en ce qu'il est strictement nosologique. *Physcon* veut dire *gros ventre ;* et l'adjectif mésentérique annonce que l'augmentation de masse vient du mésentère. Cependant cet état morbide peut être avec agrandissement ou augmentation de masse et de volume des organes, ou avec engorgement ou obstruction dans leur propre substance ; et ces considérations, qui ont pour base l'état pathologique des parties intéressées, m'ont porté à appeler le premier de ces états, parectamie physconique, et le second, emphraxie mésentérique. Le mot parectamie indique l'agrandissement, et le

(1) Voyez Glockengiesser, *de Atrophiâ.* Altd. 1661. Fischer, *de Atrophiâ infantum.* Erford 1722. Juch, *de Contabescentiâ infantili.* Erford 1729. Gattenthof, *de Atrophiâ infantili.* Heidelberg 1775.

terme emphraxie fait connoître l'obstruction (1). La maladie du mésentère, qui est l'objet de ce Traité, est le plus souvent composée de l'une et de l'autre.

II.

Le mésentère, qui, dans la maladie qui m'occupe, est le lieu principalement affecté, est cette attache membraneuse qui enveloppe, soutient et fixe la plus grande partie des intestins. Formé par le péritoine et les tissus cellulaire et graisseux, il donne passage et contient dans l'entre-deux de ses membranes, outre les vaisseaux sanguins et les nerfs qui vont aux intestins, des glandes et les premiers vaisseaux du chyle, sous le nom de veines lactées ou de vaisseaux lactés. Mais cette texture, cet appareil de glandes et de vaisseaux, rendent les congestions et les engorgemens d'autant plus faciles, que déjà les viscères du bas-ventre y sont plus exposés que les autres, soit parce que plusieurs causes y rendent la circulation plus lente, soit parce qu'ils éprouvent plus que les autres des pressions irrégulières dépendantes des variations

(1) *Fondemens de la science méthodique des maladies*, tome III, pag. 130 et 145.

continuelles dans l'état de tension de l'estomac et des intestins, soit par la nature même des humeurs qui se séparent dans la plupart des organes, soit enfin parce que les causes d'irritation étant très-multipliées dans ces viscères, les sucs doivent y affluer en proportion de la vivacité ou de la continuité du point d'irritation.

Aussi l'expérience nous apprend que, de toutes les parties, celle qui, chez les enfans, est la plus sujette aux obstructions, c'est le mésentère.

Dans l'enfance, la matière muqueuse surabonde, l'action absorbante est forte, les glandes conglobées sont plus volumineuses, la diathèse ou constitution acide des liqueurs prédomine ou est imminente, la capacité respective du ventre est beaucoup plus ample, et le tempérament est en quelque sorte un mélange de spasme et de débilité. Ces conditions qui, faisant toute la disposition du mésentère aux congestions et aux engorgemens, sont d'ailleurs éminemment favorisées par les vices et les abus de l'éducation physique, nous expliquent pourquoi les enfans les plus exposés à la maladie du mésentère, sont ceux qui paroissent forts et robustes, ceux qui

abondent le plus en partie muqueuse et glaireuse, ceux qui sont gras et bouffis, ceux qui sont gourmands et élevés sans régime et sans soin, ceux qui ont une disposition rachitique ou écrouelleuse, enfin ceux dont l'accroissement se fait en peu de temps et d'une manière rapide.

III.

Toute affection morbide, dans son origine, altère si peu les fonctions de la partie qui en est le siége, que cet état intermédiaire présente à peine de sûrs indices des désordres plus ou moins fâcheux qui commencent à s'établir. Dans les principes de la maladie du mésentère, on découvre les marques d'une congestion naissante dans les organes mésentériques. Mais les vices de la digestion, la foiblesse du canal intestinal, une certaine inertie dans la force absorbante des vaisseaux lymphatiques l'ont évidemment précédée. C'est ce qu'ont démontré les vomissemens glaireux, l'inégalité de l'appétit, les vents, la diarrhée, le ventre bouffi le soir et réduit le matin à son état naturel, les urines laiteuses, l'odeur aigre de la transpiration, la respiration inégale, le pouls in-

termittent, les yeux battus, le visage inégalement coloré, le front pâle, la langue chargée, la salive épaisse, l'haleine forte, l'appétit désordonné, la pâleur de la caroncule lacrymale, un peu de mélancolie, et souvent une inquiétude des jambes et une foiblesse dans les jarrets.

A ces signes se joignent les douleurs gravatives des lombes; on sent des douleurs ou des pesanteurs dans le genou; quelquefois c'est un véritable affoblissement des extrémités inférieures, des crampes qui se succèdent, et plus rarement il se déclare des vomissemens et des inquiétudes considérables.

Comme on le voit, ces symptômes n'annoncent encore que l'engouement du mésentère. C'est à la cacochylie de cette partie, dont le propre est d'affoiblir, suivant la remarque de Gorter, les muscles qui servent au mouvement des extrémités inférieures, et de porter principalement sur les genoux, que sont dus les symptômes qui caractérisent la maladie au premier degré.

Bientôt, et par des gradations plus ou moins lentes, le bas-ventre s'élève davantage; il se remplit d'inégalités et d'obstructions que le tact découvre, et peut même

compter jusqu'à un certain point. Dans les uns, l'appétit se perd ou se maintient, tandis qu'il augmente dans le plus grand nombre, par l'effet des âcretés acides qu'engendrent les mauvaises digestions. Mais, après les repas, les mal-aises se multiplient, le ventre est plus gonflé, plus tendu, les urines ne coulent pas, les vents fatiguent, la bouche se remplit de salive, et la plupart ont des dispositions au sommeil. Cependant les évacuations alvines se font très-irrégulièrement; dans les uns, c'est une constipation plus ou moins rébelle, qui surajoute aux embarras du ventre; dans les autres, et c'est le plus grand nombre, on trouve une diarrhée ou une liberté du ventre qui en approche beaucoup; les excrémens sont encore de consistance de purée ou presque moulés; ils sont jaunâtres ou tirent beaucoup sur cette couleur; mais ensuite ils blanchissent, se liquéfient, et prennent une couleur terreuse ou argilleuse avec beaucoup de fétidité. Les vers pullulent; les symptômes d'une cachexie générale commencent alors à prendre plus d'intensité, et cela en raison de la surcharge et des embarras qui se multiplient dans le mésentère.

A mesure que le mal fait des progrès et prend une tournure plus fâcheuse, les glandes lymphatiques s'affectent davantage, ou du moins elles s'affectent en plus grand nombre. Rarement, lorsque ces glandes conglobées sont principalement intéressées, celles qui se trouvent amoncelées autour du cou sont exemptes d'engorgement. Dans quelques sujets, l'embarras des glandes jugulaires précède ou semble devancer celui des glandes mésentériques, et l'origine ou la formation de la maladie du mésentère, commence par une affection générale du système lymphatique.

La maladie n'est point encore à sa plus haute période ; elle y parvient lorsque l'engorgement mésentérique est à son comble, lorsque les glandes conglobées sont parfaitement obstruées, ou que la lymphe, vicieusement épaissie, engoue les canaux et forme des embarras irrémédiables. L'atonie du système absorbant est pour lors considérable ou complète ; le chyle, au lieu d'être repompé, s'évacue par les selles ; les alimens, à demi-digérés, se retrouveut dans la matière des excrémens ; et c'est alors la lienterie, sous la forme la moins méconnoissable. Dans cet état, la fièvre lente, qui peu à peu s'est mise de la

partie, en accélérant le marasme, précipite le sujet vers sa perte; pour l'ordinaire, cette fièvre est considérablement envenimée par la suppuration de quelques glandes conglobées; et lorsque l'absorption de la matière de la suppuration vient à établir une diathèse purulente des liquides, la colliquation des humeurs donne naissance à des évacuations énervantes, et le dépérissement monte au plus haut degré. D'autres fois, les vaisseaux lymphatiques se rompent, les sucs s'extravasent, et l'amas de la sérosité constitue une hydropisie d'autant plus promptement mortelle, qu'elle n'est que la dernière production d'un mal qui a occasionné les plus grands désordres.

Il ne sera pas difficile de trouver la raison des dérangemens qu'on observe dans la succession habituelle des fonctions, lorsqu'on aura dit que les routes du chyle sont bouchées, et que les glandes et les vaisseaux lymphatiques du mésentère sont fermés par la matière de l'engorgement. Le chyle, formé des alimens dans l'estomac et le duodénum, doit se rendre dans le canal thorachique, après avoir parcouru le trajet des vaisseaux lactés, dont les bouches ouvertes dans les intestins l'absorbent de toutes

parts; si cette transmission n'a pas lieu, parce les glandes conglobées ou lymphatiques du mésentère sont obstruées, les malades tombent dans l'amaigrissement, leurs liqueurs s'altèrent et se décomposent, leurs sucs stasent et se dénaturent, et le vice des sécrétions produit une foule d'affections consécutives.

C'est aux progrès de ces affections qu'on doit attribuer le plus généralement la perte des enfans qui périssent de la maladie du mésentère, et c'est ce que l'ouverture des cadavres semble avoir prouvé incontestablement. On a trouvé, dans les sujets morts par les effets de la maladie du mésentère, des épanchemens dans les ventricules du cerveau, et la substance de ce viscère beaucoup plus pulpeuse que de coutume; des épanchemens dans la poitrine et le parenchyme du poumon flétri, très-mou, gangréné, parsemé d'obstructions ou contenant de petits foyers purulens; des épanchemens dans le bas-ventre, avec des portions d'intestins escoriées, sphacelées, racornies, rétrécies. Si le mésentère étoit volumineux, engorgé, obstrué, les désordres des parties qu'il renferme étoient moins marqués encore que ceux du foie et de la rate, trouvés partie en sup-

puration et partie obstrués, squirreux ou gangrénés; de l'épiploon, trouvé fondu et pourri; du pancréas, trouvé squirreux ou très-mollasse, sans compter les adhérences contre-naturelles des parties, le vide des vaisseaux sanguins, la plénitude de la vésicule du fiel, des amas de sucs gélatineux ou muqueux, soit au-dehors, soit au-dedans des vaisseaux. Il est vrai cependant de dire que quelquefois les lésions morbifiques ont été plus concentrées dans le mésentère, où l'on a trouvé les glandes conglobées, les unes endurcies, les autres suppurées, et d'autres calleuses, mais nageant dans des espèces de petites vomiques; les vaisseaux lymphatiques ou sanguins variqueux, de petits abscès, des lividités, des flétrissures, des désordres si grands et des désorganisations si fortes, qu'il étoit difficile de reconnoître et de juger sainement l'état des parties.

M. Sœmmering a annoncé que dans les obstructions des glandes, le diamètre de leurs vaisseaux est augmenté. Mais cette augmentation de capacité de ces vaisseaux n'est-elle pas un effet qu'il faut plutôt imputer à la mort qu'à la maladie?

IV.

D'après l'exposé qui vient d'être fait, la nature et le diagnostic de la maladie du mésentère ne peuvent point être équivoques. L'inspection seule du sujet forme une certitude présomptive.

Si je trouve, dans un enfant soumis à l'influence des causes qui donnent lieu à cette affection morbide, le visage plombé ou pâle, les extrémités inférieures peu nourries et foibles, le ventre un peu rénitent ou empâté, sans douleur, des garderobes délayées, quelquefois entremêlées de matières blanchâtres, un commencement de maigreur, précédé de tristesse, d'un état de langueur, ou d'une espèce d'engourdissement, une faim désordonnée, qui, en général, est toujours suspecte chez les enfans, de la soif, la paume des mains un peu chaude, je reconnois que l'enfant est attaqué de la maladie du mésentère, et que son mal est encore au premier degré.

Si je vois, dans ce même enfant, le visage terreux ou livide, la peau rude et comme chagrinée, les extrémités inférieures sensiblement amaigries, le ventre prominent,

dur et sans douleur, la faim plus pressante, la soif plus vive, la tristesse plus marquée, une diarrhee soutenue, des déjections grisâtres et fétides, un sommeil difficile et court, l'enflure des malléoles, je dis que la maladie du mésentère est au second degré.

Enfin, si dans ce même enfant le volume et la dureté du ventre sont considérables, si le dévoiement est continuel, si la fièvre hectique est réglée, si le visage est d'un blanc de cire, si les lèvres sont pâles, si les joues sont parsemées de stries rouges ou vineuses, s'il y a des signes d'épanchement dans le ventre ou dans la poitrine, et quelquefois en même temps dans ces deux cavités, je pense que la maladie a déjà parcouru sa troisième et dernière période.

Quand la maladie du mésentère est de nature scrophuleuse, rachitique ou syphilitique, c'est par les indices qui sont propres aux scrophules (1), au rachitis (2), à la syphilis (3), et qui ont précédé ou qui prédo-

(1) Voyez mon *Traité sur le vice scrophuleux*, etc. deuxième édition, an 13.

(2) Voyez mes *Fondemens de la science méthodique des maladies*, tom. III.

(3) *Ibid.*

minent, qu'on peut le décider et le reconnoître.

V.

Quoique la maladie du mésentère soit une affection malheureusement très-commune, il ne faut pas s'en laisser imposer par des cas et des affections qui ont avec elle plus ou moins d'analogie, et qui assez souvent en prennent les apparences. Un enfant éprouve une dentition pénible; la diarrhée se met de la partie, parce que l'estomac, fortement affecté, ne travaille plus les alimens ; les intestins affoiblis sont distendus par les vents; la fièvre lente se déclare, la maigreur semble faire des progrès rapides : mais les dents sortent, et tous les symptômes qui dépendoient de cette laborieuse opération, se terminent avec une promptitude étonnante.

Des vers pullulent dans les entrailles d'un enfant ; ils soustraient le chyle nécessaire à sa subsistance, et celui-ci dépérit. Par un effet de l'irritation qu'ils procurent, et des mauvaises digestions qu'ils occasionnent, l'abdomen se gonfle, les glaires et les mauvais sucs se ramassent, une diarrhée opiniâtre survient, le dégoût ou la voracité ont lieu,

il se forme une petite fièvre, accompagnée des indices qui caractérisent la cachexie ; les glandes salivaires sont quelquefois engorgées, les extrémités inférieures sont foibles ou en convulsion ; mais les vers sont expulsés, le foyer putride et visqueux dans lequel ils vivoient, est évacué, et tous les accidens qui donnoient à cette maladie vermineuse une fausse apparence de maladie du mésentère, diminuent et s'évanouissent.

Les matières stercorales se ramassent dans la cavité des intestins, chez ceux qui sont sujets à la constipation ; elles se durcissent et forment des masses volumineuses d'une consistance moyenne. Ces masses, accompagnées de vents, distendent les tégumens du ventre ; le tact trouve certaines inégalités dans cette capacité ; de manière que si l'on n'examinoit que superficiellement la personne, si l'on oublioit de prendre en considération l'opiniâtreté de la constipation, l'usage ou les abus des astringens, et quelques autres circonstances lumineuses, on pourroit très-bien mettre sur le compte de la maladie du mésentère les embarras formés dans les intestins par les excrémens durcis.

Fabri de Hilden nous a laissé, sur cet

objet, une observation concluante. Il vit un enfant de dix mois, qui avec un abdomen dur et inégal comme s'il contenoit des pierres, souffroit de vives douleurs, des tranchées, des inquiétudes continuelles, avoit peine à sucer le mamelon, et n'étoit point allé à la selle depuis quinze jours. *Fabri* chercha à s'éclaircir sur la cause de cet état; et après avoir pris les renseignemens nécessaires, il jugea que les intestins étoient engoués par des masses excrémenteuses et plusieurs corps étrangers : il ordonna les huileux et les émolliens, qu'on administra sans relâche, sous toute sorte de forme ; et ces moyens facilitèrent la sortie d'une infinité de choses : il y avoit des matières grasses, des excrémens durcis, des plumes, des petites pierres, du fil, des pailles, que l'enfant avoit avalés faute d'attention. Après cette évacuation, le ventre reprit son volume et sa souplesse ordinaires, et l'enfant acquit une santé complète.

Je fus consulté, au commencement de 1778, pour une fille d'environ quatre ans. Elle souffroit depuis plusieurs mois ; elle se plaignoit de mal-aise et d'une sensation pénible dans le ventre; son appétit étoit irrégulier,

gulier, tantôt bon et soutenu, tantôt nul et avec dégoût : l'enfant avoit vomi par intervalles, et le nez lui avoit saigné fréquemment; son ventre étoit tuméfié, dur, excepté dans la partie latérale gauche ; il sembloit parsemé d'inégalités ; le visage étoit pâle, les paupières bouffies et entourées d'une aréole livide ; les extrémités étoient amaigries, et la diarrhée avoit plus souvent lieu que la constipation. A ces signes, je jugeai que l'enfant avoit la maladie du mésentère, et que le mauvais état de l'épiploon donnoit à l'extérieur du ventre une forme d'obstruction égale et presque générale. J'ordonnai en conséquence un mélange d'apéritifs et de toniques; et je n'eus plus occasion d'entendre parler de cette enfant, que sur la fin de l'année, où je fus appelé pour la traiter d'une variole (petite-vérole) confluente et maligne, dont elle mourut au huitième jour. Les remèdes que j'avois conseillés contre la physconie n'avoient point été pratiqués assez de temps pour pouvoir juger de leur effet. Je demandai l'ouverture du cadavre, qui fut faite par M. Vergier, chirurgien de l'Hôpital. Après que les tégumens du ventre eurent été incisés, et que nous eûmes ouvert le sac

du péritoine, nous trouvâmes le foie très-mollasse, et dans un état presque putride; mais d'un volume si considérable, qu'il recouvroit tous les viscères, et s'étendoit sur toute la surface du bas-ventre, jusques dans la partie latérale gauche. Le mésentère avoit plusieurs traces de lividité; les intestins avoient plusieurs portions gangrénées; mais l'état du mésentère n'étoit pas tel qu'il se présente dans le Carreau. Je vis que j'avois mal jugé la première maladie, et qu'il auroit fallu mettre sur le compte du foie tout ce que j'avois attribué à l'engorgement du mésentère.

En effet, le foie est sujet à une maladie singulière, qui consiste dans un agrandissement surprenant, lequel semble se faire aux dépens de la nutrition des autres parties. Cette maladie, qu'on a encore très-peu observée, a été très-bien décrite par MM. de *Villiers* et de *Gardanne*, docteurs-régens de la Faculté de Médecine de Paris. On en reconnoît deux espèces, l'une aiguë, l'autre chronique; mais celle-ci, par sa nature et la lenteur de son cours, se rapproche davantage de la maladie du mésentère. Cependant, il y a beaucoup de différence entre les indices qui lui sont propres, et ceux qui sont

particuliers à l'agrandissement chronique du foie. Les accidens qui annoncent cette dernière affection, se forment lentement, et sont ceux qui caractérisent les congestions inflammatoires, comme chaleur et douleur dans la partie affectée. Il s'y joint l'oppression, des vomissemens, une augmentation de douleur après les repas, des bouffées de chaleur qui montent au visage, des congestions hémorrhagiques vers le nez ou les vaisseaux hémorroïdaux, la diminution des forces, la foiblesse du pouls, etc.

L'augmentation de volume de l'épiploon, son engorgement et sa circonvolution, rendent quelquefois le bas-ventre dur, tendu, et tel qu'on l'observe dans la maladie du mésentère. *Sauvages*, dans le genre qu'il a fait des *physconia*, ou gros ventre, a ramassé plusieurs observations, dans lesquelles l'épiploon dur, squirreux ou cartilagineux, glanduleux, charnu, rempli de graisse figée, présentoit toutes les apparences de la maladie du mésentère. Malheureusement, on ne connoît guère de signes qui annoncent, d'une manière sûre, les engorgemens de l'épiploon. Je crois que ceux qui trompent le moins, ou qui indiquent assez positivement un amas

contre-nature de graisse et sa dégénération dans l'épiploon, sont des renvois brûlans réunis aux signes d'obstructions dans les viscères abdominaux. Quand on touche le ventre avec soin, on sent moins une tumeur, qu'une masse résistante et pâteuse, qui, s'offrant sous la peau, ne se termine jamais nettement, ni par des bords circonscrits, mais qui diminue insensiblement.

Je ne parle pas des hydatides, des sarcomes, des stéatomes, et des tumeurs fongueuses, qui, prenant quelquefois naissance dans le mésentère, ou dans quelques autres parties du bas-ventre, peuvent imiter le carreau, mais qui en diffèrent par des circonstances que les praticiens savent apprécier par une judicieuse comparaison des signes propres à la maladie du mésentère.

Dans les divers cas dont il vient d'être question, l'état plus ou moins atrophique des enfans s'accompagne de l'élévation et de la dureté du bas-ventre : circonstance qui caractérise la maladie du mésentère et qui sépare son diagnostic des autres sortes d'atrophie dont les enfans peuvent être attaqués ; telles sont l'atrophie nerveuse (1) et les amaigris-

(1) Rœderer, *Phthisis infantum nervosa.* Goet-

semens qui proviennent du mauvais état du pylore (1) ou de celui du canal intestinal (2).

VI.

Les causes qui produisent cette affection morbide sont en très-grand nombre, parce que l'atonie des premières voies étant le vrai fondement de la maladie du mésentère, il faut placer, parmi ces causes, tout ce qui affoiblit les organes destinés à former le chyle, et tout ce qui rallentit l'action des glandes et celle des vaisseaux absorbans. Ici viennent se confondre toutes les erreurs de l'éducation physique, et cette tige, on peut le dire, est des plus fécondes. C'est ainsi qu'il faut reconnoître comme cause éloignée de la maladie du mésentère, le défaut du lait maternel, sur-tout dans les commencemens de l'allaitement, l'évacuation incomplète du méconium, l'abus du lait, celui de la panade,

---

ting. 1762. Heip, *De Phthisi nervosa.* Goetting. 1773.

(1) Voyez Langgulh, *De Tabe sicca lethali ex callosa pylori angustiâ.* Viteb. 1750.

(2) Boerner, *De tabe sicca lethali a mirabili duodeni angustiâ.* Lips. 1752.

l'usage d'un lait trop consistant, celui de la bouillie, des alimens solides donnés trop tôt, etc. Ces diverses causes, auxquelles on peut associer l'usage des maillots, celui des corps, une nourriture trop abondante, etc., nuisent à la longue, soit en exerçant trop fortement les fonctions digestives, soit en produisant des sucs cruds et grossiers, ou des humeurs âcres, soit enfin, en donnant naissance à des maladies particulières qui conduisent à la maladie du mésentère, par elles-mêmes ou par l'effet des remèdes inutiles et dangereux auxquels les femmes et les médicastres ont trop souvent recours.

Parmi les maux dont la maladie du mésentère est le plus souvent la suite, je compte les tranchées intestinales des nouveaux-nés, les vomissemens soutenus, la diarrhée opiniâtre, les indigestions fréquentes, les vers, les vents et les coliques cruelles qui en proviennent. On sait que la plupart de ces maux frappent d'une atteinte dangereuse les fonctions des organes sur lesquels se portent immédiatement les impressions de la maladie; mais il n'est pas également connu qu'une vive irritation du tube intestinal peut former très-rapidement la maladie du mésentère, par la

propagation de cette irritation aux glandes conglobées de cette partie.

Il sera toujours difficile de persuader aux femmes, que la plupart des remèdes, sur la vertu ou l'innocence desquels elles comptent si fermement, peuvent causer décidément la maladie du mésentère; mais les médecins qui ont acquis quelque expérience sur les maladies des enfans, ne l'ignorent pas. L'usage déplacé et l'abus des huileux, celui des absorbans terreux, et sur-tout celui des purgatifs, peuvent être considérés à bon droit comme de puissantes causes de la maladie du mésentère.

L'opinion de *Sydenham* sur l'article des purgatifs répétés, est expresse.

A la vérité, a dit cet observateur, on ne sauroit nier qu'ils ne nétoyent les premières voies, et ne débarrassent le sang d'une partie des humeurs nuisibles qui y séjournent; mais il est certain, d'un autre côté, que leur fréquent usage fait beaucoup de tort aux personnes foibles, et sur-tout aux enfans; car ils attirent, sur les viscères, des débordemens d'humeurs, qui séjournant dans ces parties, y excitent des fermentations contre nature, d'où s'ensuivent des tumeurs

dans l'abdomen, lesquelles vont toujours en augmentant à mesure qu'on purge plus souvent le malade. Enfin, il arrive que les parties affectées, ayant perdu leur ressort et étant privées de leur chaleur naturelle, qui se trouve, pour ainsi dire, étouffée sous le poids des humeurs, tombent facilement en pourriture. D'autres fois, l'économie des viscères étant entièrement détruite par les causes susdites, il se forme dans les glandes du mésentère des tumeurs scrophuleuses, et autres semblables qui conduisent le malade au tombeau.

La maladie du mésentère est plus commune chez les enfans sevrés; on a même remarqué que ceux qui alloient atteindre l'âge de sept ans, en étoient plus facilement affectés : on a observé encore que cette maladie étoit plus fréquente parmi les enfans qu'on élève en commun dans les maisons de charité, et qu'elle attaque préférablement les enfans des paysans et ceux de la classe du peuple la plus indigente ou la plus mal gouvernée : ce qui prouve que le mauvais air, que les mauvais alimens, et les mauvais soins, sont des causes particulières de cette maladie.

En effet, l'air humide, marécageux et

mal-sain, le mauvais air des hôpitaux mal tenus, disposent très-fortement à la maladie du mésentère, ou font faire de très-grands progrès aux causes qui la produisent, d'une manière plus déterminée. Il est connu que cette maladie se rencontre le plus ordinairement dans les quartiers des grandes villes les plus bas et les plus mal propres. Suivant M. Renaudin (1), la bouffissure et les engorgemens du ventre sont plus particuliers aux enfans qui habitent les voisinages du Rhin; et les enfans de villes, plus délicats et moins robustes, que l'on met en nourrice dans ces contrées, en sont plus communément atteints, parce que ces enfans, originairement foibles, mangent trop tôt des alimens grossiers, farineux et légumineux; ce qui, joint à l'humidité de l'air, énerve leurs fibres déjà lâches et humides, les prédispose aux maladies causées par les acides, aux vers, à l'empâtement des viscères, etc. M. Withe (2) prétend que les brebis qu'on met au printemps dans les lieux

(1) *Recueil d'observations de Médecine des Hôpitaux Militaires*, tom. 1, page 25.

(2) *A Treatise on Struma or Scrofula*, page 30, note q.

marécageux pour les faire engraisser subitement, sont plus sujettes à la maladie des glandes du mésentère, que celles du même troupeau qui paissent dans des terres plus arides : ce qui démontre, par analogie, l'influence de l'air humide et marécageux sur la production de la maladie du mésentère, autant peut-être que le danger d'un excès de matière muqueuse ou albumino-gélatineuse.

Cette matière, lorsqu'elle surabonde dans l'économie animale en vertu d'une nourriture trop copieuse ou trop substantielle, donne quelquefois lieu à la maladie du mésentère, toutes les fois qu'elle est mise en mouvement à l'occasion de quelques grands développemens de la machine, ou des crues fortes et rapides. Dans ces cas, le mésentère reçoit une matière dont, à la vérité, la qualité est bonne; mais qui, par son abondance, par son poids, engorge les glandes conglobées, obstrue les routes du chyle, et multiplie, après leur avoir donné naissance, les embarras qui constituent véritablement cette maladie. Voilà pourquoi la maladie du mésentère se forme assez souvent parmi les orages d'une dentition laborieuse; et pourquoi la révolution qui se fait ordinairement vers la

septième année, favorise davantage et son origine et ses progrès.

Une mauvaise nourriture et le chyle grossier qui en provient, produisent aussi directement la maladie du mésentère ; et c'est ici le cas des enfans du peuple. On s'est convaincu que l'usage du pain mal fermenté, mal cuit, ou un régime mal réglé, et particulièrement une trop grande abondance de farineux secs et mal préparés, sont la source d'une maladie qui fait périr misérablement beaucoup d'enfans, sur-tout de ceux qui vivent rassemblés dans les hôpitaux. On a vu que l'usage du blé gâté, que l'abus du pain, et l'emploi des tartes ou gâteaux, conduisent souvent à la même fin.

M. Tissot a fait, sur la fréquence de cette dernière cause, des réflexions que je ne passerai pas sous silence.

Les tartes ou gâteaux, dit-il, sont un abus du pain qui, dans quelques villages, est porté à un point très-nuisible. C'est une pâte presque toujours mal et souvent point levée, mal cuite, grasse, et chargée de choses ou grasses ou aigres, qui en font un des alimens les plus indigestes que l'on ait inventés. Ce sont les femmes et les enfans qui en font le

plus d'usage, et auxquels ils conviennent le moins; les petits enfans sur-tout, qui vivent quelquefois plusieurs jours de suite de ces tartes, sont hors d'état, la plupart, d'en faire parfaitement la digestion; ils conſractent un principe d'obstruction dans les viscères du bas-ventre, et d'épaisissement glaireux dans toute la masse des humeurs, qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fièvre lente, étisie, nouûre, humeurs froides, ſoiblesse pour le reste de leurs jours, etc. Il n'y a peut-être rien de plus mal-sain qu'une pâte mal levée, mal cuite, grasse, et rendue aigre par l'addition des ſruits. En envisageant les tartes du côté de l'économie, on trouveroit qu'elles dérangent aussi le paysan à cet égard.

Les humeurs des enfans sont naturellement visqueuses; mais les sucs nutritifs sont mal conditionnés, cette viscosité augmente encore, et la disposition aux engorgemens des glandes, qu'on sait être propre au premier âge par l'effet d'une ſoiblesse constitutionnelle, redouble et ſinit par l'empâtement du systême glanduleux, que l'Empyrisme confond avec les scrophules. Tout ce qui contribue à l'épaississement des liqueurs, doit donc favoriser la formation de la maladie

du mésentère ; et c'est ce qu'opèrent plus particulièrement les substances austères et acides.

Les mauvais fruits et les fruits verts, ou seulement à demi mûrs, sont dans cette classe, parce que les principes végétaux ne sont dans ces fruits qu'une matière visqueuse, acide et âpre, qui nuit également et aux solides et aux fluides.

L'abus du laitage et celui de la plupart de ses produits, ont le double inconvénient d'engendrer une matière muqueuse et glutineuse tenace, et de donner naissance à la cacochylie acide.

Les mauvaises eaux, les eaux de neige et de glace, ou celles des sols carbonato-calcaires (crayeux) et sulfato-calcaires (gypseux), exercent tout-à-la-fois des impressions malfaisantes dans le travail de la chylification et dans celui des sécrétions, soit muqueuses, soit nutritives, soit terreuses et excrémentitielles, et produisent, par l'altération successive des fonctions, ou par l'introduction de l'acide et des substances salines qu'elles contiennent, l'épaississement des sucs et l'engorgement consécutif des glandes.

Enfin, l'usage du vin nouveau, dont le

peuple fait ordinairement sa boisson, contient une grande quantité d'acide tartareux, et par-là est susceptible des mêmes inconvéniens. On sait que, dans les pays de vignoble, le plus grand nombre des enfans des paysans boivent du vin avec une sorte d'excès, et l'on sait, en outre, que la maladie la plus commune parmi les gens qui abusent de cette liqueur, est les obstructions dans le foie, dans les glandes du mésentère et dans d'autres viscères du bas-ventre. On impute aussi à l'usage du cidre, qui est doux et piquant en même temps, d'obstruer les glandes et de donner lieu à la maladie du mésentère.

Wedel et Chuden ont avancé, trop généralement sans doute, mais avec quelque vérité, que l'humeur de la transpiration, habituellement supprimée et long-temps retenue, étoit la seule cause des engorgemens mésentériques, qui si souvent ont lieu parmi les enfans, et de l'atrophie, qui en est ordinairement la suite. On sent, en effet, qu'une humeur excrémentitielle qui est retenue dans le corps, trouble l'harmonie de ses fonctions, soit qu'elle se jette sur les organes de la digestion, dont elle interrompt, dérange ou pervertit l'exer-

cice, soit qu'elle se mêle au chyle ou à d'autres liqueurs encore saines qui en sont viciées, épaissies, et par-là disposées à engouer les vaisseaux et à obstruer les glandes. La malpropreté est une des causes décidées de la suppression de la transpiration, et il est de toute notoriété que les enfans qu'on élève sans soins et dans une malpropreté révoltante, sont les plus sujets à la maladie du mésentère. L'observation a encore démontré que cette maladie est quelquefois l'effet de la suppression ou de la répercussion inconsidérée d'une humeur que les efforts d'une nature active avoient heureusement déposée à la peau.

La maladie du mésentère survient aussi à la suite des fièvres exanthématiques, soit que les humeurs n'ayent point été complétement dépurées de l'âcre fiévreux irritant, ou soit que ces mêmes humeurs ayent dégénéré de leurs qualités et de leurs consistances. J'ai vu cette affection morbide s'établir après la variole, plus fréquemment qu'après toute autre maladie exanthématique, parce que la variole opère quelquefois, dans la lymphe, une dégénération pareille à celle que produit le vice scrophuleux. Toutes les glandes conglobées

peuvent indistinctement devenir le siége d'un engorgement opiniâtre; mais celles du méentère s'affectent le plus ordinairement par une disposition particulière à l'enfance, et la maladie qui fait l'objet de ce Traité se déclare avec ses signes les moins équivoques.

Un des effets du vice rachitique est de gonfler l'abdomen, à cause des embarras et des obstructions qui se multiplient dans les viscères du bas-ventre. Très-souvent le rachitis se cache pendant long-temps sous les apparences de la maladie du mésentère, ou du moins on s'est apperçu que ceux qui avoient paru disposés au rachitis dans leur enfance, étoient particulièrement sujets aux engorgemens des viscères du bas-ventre.

Mais le vice scrophuleux l'emporte sur le rachitique, pour produire les désordres du mésentère; et ce vice, qui est aujourd'hui très-commun, est une cause des plus formidables de la maladie dont il est ici question. On n'ignore pas que le vice scrophuleux, quel que soit le lieu de sa formation, se manifeste dans le système lymphatique, et de préférence dans les glandes conglobées (1).

(1) Voyez mon *Traité sur le vice scrophuleux*, seconde édition, an 13.

Mais

Mais quelques auteurs n'ont pas eu raison d'avancer que les scrophules ne s'amoncèlent jamais autour du cou, que le mésentère n'en contienne auparavant un très-grand nombre: ce qui sembleroit annoncer que le vice scrophuleux déposé primitivement dans les glandes mésentériques, reflue ensuite vers celles du cou. Cette assertion est démentie par des faits anatomiques, et Morgagni en a recueilli de très-concluans. Néanmoins lorsqu'il y a des complications, et par exemple des vices scrophuleux et rachitique, il est assez ordinaire de voir que les glandes intérieures s'affectent les premières; et c'est ici le cas de l'observation faite par le docteur Russel; savoir, que souvent les squirres des glandes du cou annoncent un état semblable dans celles de la poitrine et du mésentère (1).

VII.

Dès que les causes de la maladie du mésentère ont une fois posé les fondemens de cette maladie, les progrès plus ou moins rapides qu'elle fait sont proportionnés à l'activité des mêmes causes qui continuent à

(1) *De tabe glandulari*, page 24.

agir, ou à l'énergie des nouvelles causes qui servent au développement du mal. Par exemple, l'appétit qui, pour l'ordinaire, est augmenté dans le carreau, et qui presque toujours est satisfait, parce que les enfans ne connoissent pas l'utilité des privations, contribue aux progrès de la maladie, attendu qu'il surajoute aux désordres de la digestion, et qu'il fournit une plus grande quantité de chyle mal conditionné, et d'humeurs dépravées.

L'inaction à laquelle se livrent ces sortes de malades, ne nuit pas moins aux fonctions de l'économie animale, et favorise tout autant l'augmentation du carreau.

La diarrhée, qui en est un des premiers et des plus graves symptômes, produit des effets très-fâcheux, et augmente rapidement les engorgemens du mésentère, si, comme il n'arrive que trop souvent, on parvient à la supprimer par l'usage continué des incrassans, ou l'application mal-adroite des substances astringentes.

La vie en commun est de même défavorable, soit parce qu'il est difficile qu'un certain nombre d'enfans réunis puisse être également bien soigné, soit parce que la trans-

piration des enfans exhalant une odeur acide, l'air se charge d'un principe mal-faisant, qui est absorbé et devient cause de la maladie ou de ses progrès.

Une constitution de temps humide et froide, présente des inconvéniens analogues ; et c'est par l'influence de ces températures, que la marche de la maladie du mésentère est, et plus rapide et plus dangereuse.

J'indiquerai encore l'usage des corps, qui, après avoir été rangé parmi les causes réelles de la maladie du mésentère, mérite d'être compté au nombre de celles qui favorisent le plus ses progrès ; et qui, concourant avec une grande foiblesse relative de tempérament, fait que les filles sont pour l'ordinaire plus sujettes à cette affection morbide, que ne le sont les garçons.

La situation du corps pliée dans certains travaux auxquels on occupe les enfans du peuple, jeunes encore, sur-tout les filles, mérite à bon droit les mêmes reproches.

VIII.

Une maladie qui sape dans ses fondemens les sources même de la vie, la nutrition, qui ferme le passage aux sucs destinés pour ré-

parer les pertes journalières, doit être une maladie dangereuse, et le plus souvent mortelle. Telle est la maladie du mésentère, dès qu'elle a fait des progrès considérables. La nature est alors attaquée dans l'œuvre importante de la nutrition; des vaisseaux sans ressort sont obstrués, une matière visqueuse et froide engoue des glandes sans action; c'en est fait du malade, si les désordres sont anciens, si les lésions organiques sont fortes et multipliées, si toutes les routes du chyle sont embarrassées.

Cependant, le pronostic de la maladie du mésentère varie en raison des causes qui l'ont produite, et sur-tout en raison des périodes qu'elle a parcourues. Dans les enfans à la mamelle, la maladie est plus aisée à guérir: celle des enfans sevrés commence d'une manière plus insensible, de sorte que l'on n'y fait pour l'ordinaire attention que lorsqu'elle a jeté de profondes racines. En général, la maladie du mésentère qui provient de la mauvaise qualité du lait, des mauvaises digestions, de l'abus des alimens, est d'une nature plus bénigne que celle qui a été occasionnée par l'usage de la bouillie, par l'abus des absorbans, ou par une matière exanthématique,

et par l'un des virus connus. Les fièvres intermittentes laissent quelquefois après elles des obstructions toujours fâcheuses dans les glandes du mésentère, et dans les autres viscères du bas-ventre.

Quant aux différens degrés de la maladie du mésentère, si elle n'a pas fait de grands progrès, si le bas-ventre n'est pas également affecté, s'il n'y a, pour ainsi dire, encore qu'engouement des parties lésées ; en un mot, si le mal n'est encore qu'au premier degré, on peut compter sur l'action des remèdes appropriés aux causes de l'affection morbide, et aux circonstances. Dans le second degré, où les engorgemens du mésentère sont plus étendus et plus tenaces, le pronostic est plus que douteux, et le troisième degré de la maladie est presque absolument sans ressource.

Dans tous les cas, la force de la diarrhée, la qualité des déjections, et le degré du marasme, servent de règle, et modifient le pronostic. Quand le cours de ventre est fort, que les selles sont très-délayées, très-fétides, le danger est des plus grands, sur-tout lorsque l'abdomen commence à s'affaisser. La mort pour l'ordinaire n'est point alors éloignée. Quand l'atrophie devient considérable

en peu de temps, et que l'appétit pour les choses froides augmente, le malade court un péril imminent, principalement lorsque les déjections sont chyleuses, blanchâtres ou lientériques. Cependant, il arrive quelquefois que la maigreur n'est en raison ni des progrès que la maladie a faits, ni du danger pressant dans lequel le malade se trouve.

J'ai vu des enfans dont le mésentère étoit depuis long-temps très-malade, suivant que j'avois lieu de le croire par l'ordre des symptômes qui s'étoient progressivement établis, et par les progrès successifs de la maladie; ne point maigrir, ou du moins ne point dépérir en raison de l'ancienneté du mal, et du danger imminent dans lequel ils se trouvoient. Ces enfans, en effet, n'échappoient point à la mort, parce que l'appétit paroissant augmenté, et la maigreur n'étant pas remarquable, c'étoient ceux qui avoient été trop négligés, pour que l'art eût encore des ressources. Je rendrai ailleurs raison de ce phénomène.

La maladie du mésentère présente, au contraire, un aspect favorable toutes les fois que, dans quelque période que ce soit, la digestion commençant à se faire, l'appétit

devient plus constant et plus régulier, l'enflure du bas-ventre diminue, et les forces reviennent ; toutes les fois qu'avec quelques-uns des signes précédens, on voit la peau s'assouplir, le visage s'allumer, et les déjections prendre une consistance et une couleur plus naturelles. Ces indices sont la preuve que les engorgemens du mésentère se détruisent, que la résolution des sucs stagnans s'opère, et que le chyle dont la distribution commence à se faire, va porter dans les organes les principes de leur réparation, et les sources même de la vie.

IX.

Puisque la maladie du mésentère est une affection si dangereuse et si funeste, la méthode préservative doit ici, plus que dans beaucoup d'autres cas, avoir de très-grands avantages sur la méthode curative. On peut, sans doute, prévenir facilement le carreau, mais c'est en portant ses vues sur les abus de l'éducation physique. Si cette éducation est dirigée avec intelligence ; si on veille attentivement sur tout ce qui peut influer sur la santé du premier âge ; si on écarte avec un soin éclairé les causes ordinaires de la

maladie du mésentère, non-seulement on évitera cette fâcheuse affection, mais encore une foule d'autres maux, qui sont les écueils terribles de l'enfance.

Pour réussir en cela, l'enfant sera lavé à plusieurs reprises au sortir du sein de sa mère, avec une eau de savon tiède, afin que la peau soit décrassée de toutes les viscosités qui se sont ramassées pendant le séjour du fœtus dans la matrice, et qui nuiroient au libre cours de la transpiration. Cet enfant sera nourri par sa mère, ne vivra que de lait et d'eau sucrée, s'il est possible, jusqu'à la première dentition; à cette époque, on lui permettra l'usage du bouillon de viande; et à mesure que les progrès de l'âge exigeront un surcroît d'alimens, on lui donnera des crêmes de pain, de riz, ou de toute autre substance de facile digestion. Peu à peu on lui accordera du pain, quelques fruits fondans de la saison, et des racines potagères, ou des légumes cuits sans beaucoup d'aprêts. Parvenu au moment du sevrage, cet enfant ne mangera que des soupes grasses, des végétaux apprêtés simplement, des fruits, des farineux, et quelque peu de bonne viande blanche ou de poisson de la meilleure qualité, du pain

bien cuit, bien fermenté, bien levé : sans lui interdire l'usage du vin, il boira habituellement de l'eau pure.

Si cet enfant ne peut pas être nourri par sa mère, on lui choisira une nourrice dont le lait soit aussi nouveau qu'il sera possible. On fera jeûner cet enfant, à sa naissance, au moins pendant 24 heures, qui seront consacrées à favoriser la sortie du méconium ; autrement, il sera conduit comme celui qui est allaité par sa mère.

Enfin, si cet enfant est condamné à être élevé avec une nourriture artificielle, on ne lui accordera que des crêmes faites avec les farineux les plus légers, du lait de chèvre ou de celui de vache récemment tiré, du bouillon de viande ; et l'on suivra d'ailleurs les instructions qui ont été données pour l'éducation physique de celui qui tète le lait maternel.

Dans tous les cas, on ne perdra pas de vue la bonté des digestions ; si elles sont laborieuses, on les aidera avec quelque doux aromate, ou quelque léger carminatif, ou bien par quelques doses de vin coupé avec quelque décoction appropriée. Si l'acide prédomine, on le réprimera par un usage habi-

tuel de carbonate de potasse (1) dissous dans l'eau, et corrigé par du sucre, du miel, un sirop convenable, ou même par un peu de gomme commune, ou de gomme adragant, etc.

Cet enfant sera élevé sans maillot, sans corps ; on lui fera des frictions sèches sur toute l'habitude du corps le plus souvent qu'on pourra, au moins trois ou quatre fois par semaine ; et ceux qui sauront se mettre au-dessus du préjugé, continueront de laver tous les jours cet enfant quelquefois avec de l'eau tiède, et plus souvent avec de l'eau froide.

Quand il sera assez fort pour faire de l'exercice, on le laissera se livrer sans réserve à tous les amusemens de son âge ; et bien loin de le contraindre au repos, on l'enhardira à s'exercer, sous l'espoir d'une de ces récompenses, qui sont d'un si grand prix pour celui qui les reçoit, et qui coûtent si peu à celui qui les accorde.

Après le sevrage, il faut encore des soins particuliers et un certain choix dans les ali-

(1) Voyez mon *Traité sur l'ictère* ou *jaunisse des nouveaux-nés*, couronné par la Faculté de Médecine de Paris, seconde édition pag. 67.

mens. Cet enfant sera suffisamment vêtu ; on l'occupera à un genre de travail proportionné à l'âge et à la saison ; on lui permettra toujours un exercice convenable. A la place de lui accorder des alimens pesans, indigestes et mal-sains, tels que sont le cochon, le fromage, les légumes secs, les fruits verds et gâtés, etc., on le nourrira de préférence, ou du moins on lui accordera, aussi souvent qu'il sera possible, des racines succulentes, telles que les carottes, les navets, la scorsonère, le salsifis, le chervi ou gyrolle, etc.; des légumes verds, des fruits rouges en été ; s'il est débile, on lui donnera un peu de vin, de la viande; on lui parfumera ses vêtemens et le lieu qu'il habite avec la vapeur des plantes aromatiques qu'on brûlera, et qu'on peut avoir presque par-tout à peu de frais.

X.

Comme la maladie du mésentère n'est point une affection morbide dans laquelle on doive attendre quelque chose des ressources de la nature, il faut l'attaquer dès qu'elle se déclare, ou du moins, il faut, dans tous les cas, y opposer avec vigueur les secours que peuvent fournir l'hygiène et la thérapeutique.

Frédéric Hoffmann, très-lumineux sur la diète qui convient aux enfans que l'on a sevrés et qui viennent à être attaqués de la maladie du mésentère, conseille de les nourrir avec des bouillons de volaille dégraissés et fort peu salés, aussi bien qu'avec une marmelade de pommes, préparée avec des jaunes d'œufs, du sucre, quelque peu de cannelle, de macis et du vin. Lorsque l'orifice des veines lactées et les vaisseaux des glandes mésentériques sont obstrués par des matières visqueuses, cet auteur préfère à tout autre remède les bouillons de vieille volaille cuite avec de la racine de chiendent, du fenouil, du persil, de l'asperge et du céléri bien dégraissés. En effet, ce régime qui est atténuant, convient beaucoup dans une maladie où le besoin de détruire des sucs visqueux est si manifeste. Sous ce point de vue, l'usage du café peut être permis, et celui du chocolat agréablement aromatisé doit être salutaire. Si ces moyens, à raison de leur cherté, sont interdits aux enfans du peuple, ceux-ci peuvent aspirer aux bienfaits que procure le régime dont j'ai parlé dans l'article des préservatifs. Les navets qu'ils doivent manger abondamment seront pour eux un aliment peu coûteux et un

remède. *Rosen* conseille de leur donner pour boisson de l'hydromel foible, ou du petit-lait d'une vache qui a porté depuis peu, et se trouve au printemps dans un pâturage où il y a des ruisseaux, de belles eaux et de l'ombre(1). Ce régime où l'analogue n'exclut point les stomachiques tempérés ; on en soutiendra les bons effets par les frictions, par l'exercice. Il faut proscrire le travail rude et soutenu.

XI.

Le traitement doit être considéré sous trois points de vue différens, 1°. celui de fondre ; 2°. celui d'évacuer ; 3°. celui de fortifier. On peut administrer les remèdes qui en font l'objet, tour à tour, ou les donner ensemble en les combinant, suivant l'état du mal et les circonstances.

L'utilité de ces trois sortes de remèdes est incontestable dans une maladie, occasionnée et entretenue par des sucs épais et des viscosités qui obstruent des vaisseaux incapables de réagir sur la matière qui les distend ; aussi tous les auteurs se sont appliqués à trouver quelque remède propre à détruire les engorgemens, en divisant l'humeur grossière et

(1) *Maladies des enfans*, pag. 98-9.

tenace qui les produit. Les uns ont eu recours au mercure ; les autres au fer, même à des préparations tirées de l'or, à l'antimoine, aux substances salines, aux végétaux doués d'une faculté savoneuse et résolutive, etc. etc. Les moyens ont varié, mais le but a toujours été le même. Cependant l'emploi des fondans eût été bien plus sage, bien plus direct, si on s'étoit occupé de connoître la nature des sucs épaissis qu'il importe tant de dissoudre. Jusques à ce qu'on en soit venu là, on n'a qu'un traitement empyrique ; et dans ce traitement peut se ranger une foule de médicamens dont les vertus fondantes sont ou contestées ou douteuses, ou plus ou moins certaines. Je vais établir la meilleure méthode curative que l'on puisse opposer aux divers cas de la maladie du mésentère, dans observations qui suivent, et dans les conséquences pratiques qu'elles pourront fournir.

PREMIÈRE OBSERVATION.

M. D**** avoit successivement perdu, à la même époque et de la même manière, quatre enfans, garçons ou filles, quoiqu'ils eussent paru, à leur naissance, gras, robustes et bien constitués. Ces enfans avoient

été élevés sans règle; ils avoient eu le lait à discrétion; on leur avoit accordé, sans choix et avec profusion, tous les alimens dont se nourrissent les adultes. Peu après le sevrage, ces enfans avoient commencé à languir, et la fièvre lente, accompagnée de diarrhée et de gros ventre, les avoit conduits peu à peu au tombeau. Le cinquième enfant de ce père infortuné éprouva le même sort le 20 juillet 1779, et M. D**** exigea l'ouverture du cadavre de cette cinquième victime, espérant que les lésions organiques qui seroient constatées, donneroient des lumières pour le traitement, soit préservatif, soit curatif, des enfans qu'il pourroit avoir encore. Le cadavre fut ouvert le 21 juillet par M. M******. Voici la copie du procès-verbal qui en fut dressé, pour être remis aux parens.

« Le 21 juillet 1779, nous avons procédé à l'ouverture de la fille de M. D****, âgée de cinq ans, morte la veille. Le corps étoit dans un grand dépérissement; les membres étoient atrophiés, et les extrémités inférieures étoient édématiées : la tête et la poitrine avoient le volume et la conformation qu'elles ont ordinairement; mais le bas-ventre étant beaucoup plus volumineux, tendu, météorisé,

et ayant été tel pendant le cours de la maladie, cette capacité a été l'objet de nos premières recherches. Les tégumens et les enveloppes du ventre ayant été incisés, l'épiploon s'est présenté flétri et dépourvu de graisse, le foie s'est trouvé avoir un volume considérable et porter des obstructions, de petites squirrosités dans certaines parties; l'estomac étoit très-rappetissé, mais il étoit sans altération, ainsi que la rate et le pancréas; les gros intestins et le duodenum étoient en bon état, mais le jejunum et l'iléum ont été très-altérés, d'un tissu mollasse, infiltré de sanie; le mésentère contenoit une quantité de glandes, dont le volume étoit depuis un pois jusqu'à celui d'une noix; les unes étoient fondues et déjà flétries; les autres étoient en suppuration, et quelques-unes étoient encore dures et squirreuses. On voyoit entre les lames du mésentère des fusées de pus qui aboutissoient à des glandes suppurées, ou à de petits abscès; et la plupart des vaisseaux lactés étoient rendus apparens par la matière purulente qui les distendoit. Les reins et les autres viscères du bas-ventre étoient en bon état. Dans la poitrine, nous avons trouvé quelques adhérences de la plèvre avec les poumons; la couleur

couleur du lobe gauche étoit plus foncée, et son parenchyme étoit un peu infiltré de matière purulente. Le cœur étoit flétri, vide de sang, et le thymus étoit sensiblement engorgé. Le crâne ayant été ouvert, le cerveau n'a point eu de lésions remarquables. En général, toutes les glandes lymphatiques ont paru plus renflées qu'elles ne sont d'ordinaire, et la substance des viscères, tant à l'intérieur qu'extérieurement, étoit d'une couleur blanchâtre.

» Sur l'exposé qui vient d'être fait, nous estimons que les engorgemens du mésentère ont été la cause prochaine de la maladie qui a fait périr la petite D*****. L'obstruction des vaisseaux lactés, en fermant les issues par lesquelles le chyle passe dans le sang pour la nutrition et la réparation des parties, a dû nécessairement amener le marasme et la mort, tandis que l'absorption de la matière purulente contenue dans les glandes qui étoient tombées en suppuration, a causé les redoublemens de fièvre hectique, et peut-être la fonte totale de la graisse. Tous les autres désordres ont été seulement symptomatiques.

» On peut prévenir ces obstructions, 1°. par un régime convenable; 2°. par quelques re-

mèdes appropriés ; 3°. par des attentions soutenues dans les objets relatifs à l'éducation physique.

» 1°. Le régime consiste à nourrir convenablement l'enfant, prenant soin d'éviter les deux extrêmes. A sa naissance on lui donnera (puisque la mère ne peut pas nourrir) le lait d'une nourrice récemment délivrée, saine, bien portante, et d'une moyenne complexion. Ce lait, qui sera toujours dispensé avec une certaine économie, fera toute la nourriture de l'enfant, s'il est possible, jusqu'au huitième mois, à moins que les circonstances n'en ordonnent autrement. A l'époque de huit mois on l'accoutumera peu à peu à la soupe bien trempée et non mitonnée, au pain bien cuit, aux fruits fondans, et sur-tout au bouillon de viande, avec lequel on fera les soupes d'usage. Au sevrage, on réglera les repas de l'enfant, et on lui permettra quelque peu de viande blanche, beaucoup de racines et d'herbes potagères, les légumes tendres et les bons fruits de la saison, les œufs frais cuits en coque, et l'eau pure pour boisson. A mesure que l'enfant grandira on augmentera la quantité de ses alimens, sans rien changer à leurs qualités. C'est par la sobriété,

par la tempérance, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas outrée, qu'on préviendra les mauvaises digestions, la formation des sucs visqueux, qui engluent les vaisseaux lactés et obstruent les glandes du mésentère.

» 2°. Il faut peu de remèdes aux enfans, et, en général, un régime sagement ordonné prévient presque tous les maux accidentels de l'enfance; cependant on conseille ici d'aider les digestions, lorsqu'on reconnoîtra qu'elles sont pénibles par les souffrances de l'enfant qui digère, au moyen du bon vin mêlé avec trois ou quatre parties d'eau ou d'une décoction faite avec la racine de chiendent: on donnera de temps à autre quelques préparations de rhubarbe pour nétoyer les intestins; mais comme ce remède et ceux que nous pourrions proposer encore ne peuvent être ordonnés que par une personne de l'art, nous nous abstiendrons de nous étendre sur cet article.

» 3°. L'enfant sera élevé sans maillot et successivement sans corps, sans gêne, sans ligature; on le tiendra constamment dans la plus grande propreté; on l'habillera avec des linges et des vêtemens secs, et proportionnés à la saison; on lui permettra tous les exer-

cices et les amusemens de son âge; et il est essentiel qu'on ne cherche que très-tard à orner son esprit et à exercer ses facultés morales.

» En général on évitera les alimens pesans, difficiles à digérer, comme sont les viandes noires, les légumes secs, le cochon et les divers mets qu'il fournit, les excès dans tous les genres, et le mauvais pain, les eaux mal saines. On couchera l'enfant dans une chambre bien aérée; on lui frottera de temps en temps tout le corps avec une pièce de laine un peu rude; on le précautionnera contre l'humidité; mais un objet de la plus grande importance est que les parens se corrigent des mauvaises habitudes qu'ils peuvent avoir, que la mère sur-tout évite les dangers d'une vie oisive et sédentaire, qu'elle abandonne l'usage du café, qu'elle se modère pour ses passions ou pour les affections de l'ame, etc. etc. »

Tels furent les conseils que reçut un père malheureux, pour veiller sur les jours de ses nouveaux rejetons. Ils lui ont été si utiles, qu'il a pu conserver, depuis, trois enfans qui sont sains, bien conformés, et de la santé desquels rien n'annonce l'interruption.

Mais est-on fondé à croire que la mort des

cinq enfans de M. D**** dépendît d'un concours de causes occasionnelles, et notamment d'un régime mal entendu, et des erreurs si communes dans l'éducation physique? On peut être autorisé à avoir cette opinion. Cependant n'est-elle pas combattue lorsqu'on voit que ces cinq enfans avoient été élevés d'une manière un peu différente : les uns ayant été nourris dans la maison paternelle, soit par la mère propre, soit par des nourrices mercenaires ; les autres ayant été allaités à la campagne par de bonnes et saines paysannes? Des pratiques presque contraires, suivies néanmoins des mêmes résultats, semblent annoncer qu'un vice organique des glandes fut la cause prochaine de la maladie et de la mort des enfans de cette famille. Hunter, qui avoit vu que les glandes lymphatiques sont sujettes à une inflammation lente, qui n'est pas accompagnée de douleur, avoit appelé cette maladie, inflammation scrophuleuse, croyant en effet qu'elle dépendoit d'une humeur scrophuleuse qui circuloit avec le sang, et que ce mal étoit héréditaire. Il y a plus d'apparence, ainsi que d'autres l'ont pensé, qu'elle tient à un vice organique des glandes, qu'on peut corriger jusqu'à un certain point,

ou du moins qu'on peut éviter de seconder par les abus de l'éducation physique. Quoi qu'il en soit, cette observation démontre pleinement ce que peut la méthode préservative contre la maladie du mésentère.

IIe OBSERVATION.

UN enfant de cinq ans se brûla fortement avec de l'eau bouillante, presque toute la cuisse gauche et la plus grande partie de la droite; on appela un chirurgien instruit qui usa des remèdes convenables; mais comme la brûlure étoit considérable, et que l'enfant avoit un certain embonpoint, il s'ensuivit une suppuration abondante. Les choses avoient cependant pris une tournure favorable, lorsqu'on s'apperçut d'une petite fièvre synoque putride. Le malade avoit toujours eu bon appétit; on l'avoit même conduit sans précaution; il avoit éprouvé son accident une heure après avoir dîné : c'étoit assez pour imputer la cause de la fièvre et de la diarrhée putride qui l'accompagnoit, aux sucs dégénérés et âcres qui engouoient les premières voies. On donna des purgatifs, des anthelmintiques; mais l'enfant n'en étoit que plus mal. Je fus demandé au cinquième jour de la

fièvre : la tête étoit libre, le visage pâle et un peu bouffi; la respiration avoit quelque chose de gêné, et il y avoit une petite toux; le ventre prominoit sensiblement; il étoit comme météorisé, et cet état empêchoit de constater par le tact l'état des parties abdominales; en les pressant, l'enfant témoignoit de la douleur. En outre, la diarrhée avoit lieu, les déjections étoient fétides, tantôt jaunes, tantôt grisâtres, quelquefois même comme laiteuses; les jambes et les bras sembloient s'émacier, et les glandes inguinales étoient engorgées, et même douloureuses. Ces indices étant réunis et sévèrement discutés, je jugeai que la fièvre putride et la diarrhée qui l'accompagnoit, étoient moins causées par les saburres que par l'absorption de l'humeur purulente de plaies formées par la brûlure; que le mésentère étoit réellement engorgé, mais par une suite de l'irritation qui s'étoit communiquée à cette partie; en un mot, qu'il falloit considérer cet enfant comme affecté d'une physconie consécutive. Je proposai de fomenter les parties ulcérées avec une décoction de quinquina et de feuilles de ciguë; de donner intérieurement, tantôt du petit-lait nitré et édulcoré, tantôt une infusion de

cresson adoucie avec du sucre, tantôt enfin une légère décoction de quinquina acidulée. En outre, je fis mettre sur le ventre des cataplasmes émolliens et résolutifs, et donner des lavemens de même nature. Ces moyens combinés diminuèrent successivement les symptômes ; les plaies se cicatrisèrent, la fièvre tomba, le ventre s'assouplit, la diarrhée cessa. A cette époque il n'y avoit point de signe d'engorgement dans les glandes du mésentère. Pour terminer la cure, l'enfant prit pendant quelques jours une poudre composée de quinquina, de limaille de fer et de feuilles de ciguë. Le rétablisement fut complet.

Cette observation, qui, au premier coup-d'œil, ne paroît pas trop cadrer avec le véritable objet de ce Traité, fournit néanmoins un exemple de maladie du mésentère aiguë, en même temps qu'elle démontre l'action puissante des vaisseaux absorbans. Je donne à cette espèce de maladie du mésentère le nom de consécutive, parce que les vaisseaux lymphatiques qui viennent des extrémités ne communiquant point directement avec les vaisseaux lactés ou vaisseaux lymphatiques du mésentère, ceux-ci ne peuvent s'engorger,

et les glandes conglobées auxquelles ils aboutissent, ne peuvent se gonfler que par l'irritation qui leur est communiquée des parties affectées.

Dans l'enfant qui a été l'objet de cette Observation, on ne sauroit douter que la résorption du pus formé dans les plaies causées par la brûlure, ne fût le principe des symptômes qui caractérisoient la maladie, parce que les glandes inguinales étoient engorgées, parce que les évacuans agravèrent les accidens plutôt qu'ils ne les calmèrent; enfin, parce que le mal fut guéri par les relâchans, les émolliens, les doux désobstructifs, les antiseptiques, tandis que des moyens analogues appliqués au-dehors tarissoient le foyer de l'humeur purulente, et guérissoient la brûlure. Je crois que la maladie du mésentère aiguë donne plus souvent qu'on ne pense, naissance à la maladie du mésentère chronique, et que dans le premier cas, on peut tirer un grand parti des bains de siége.

IIIe OBSERVATION.

Louise F*****, fille d'un perruquier, âgée de quatre ans, étoit depuis quelque temps moins gaie, plus sédentaire que de coutume;

son appétit avoit diminué, son visage avoit pâli ; mais ce qui inquiétoit le plus un père tendre, c'étoit la grosseur et l'élévation du ventre, qu'il prenoit pour un signe d'hydropisie ascite et de maladie incurable. Je fus mandé le 2 octobre 1786, et après avoir recueilli tout ce qui pouvoit concerner cette malade, je la décidai atteinte de la maladie du mésentère au premier degré. En effet, la petite avoit été quelque temps languissante, elle étoit comme plongée dans une espèce d'engourdissement, et déjà on s'appercevoit d'un commencement de maigreur, sur-tout dans les extrémités. L'appétit étoit tantôt foible et tantôt fort, et se soutenoit ainsi pendant quelques jours pour faire place à l'anorexie ; le ventre étoit volumineux, mais souple ; le tact ne distinguoit encore aucun de ces noyaux d'obstruction qui se font quelquefois très-bien sentir dans un degré plus avancé de la maladie ; les urines couloient librement, le ventre étoit dévoyé, et les déjections, ordinairement liquides, étoient très-souvent jaunâtres, rarement blanches et terreuses. L'examen le plus scrupuleux ne pouvoit pas déterminer le moindre épanchement dans la capacité de l'abdomen ; d'ailleurs, la

couleur des urines étoit naturelle, il n'y avoit rien d'édématié, et les causes auxquelles on pouvoit imputer l'état de cet enfant, n'étoient point celles qui donnent naissance aux hydropisies. On n'avoit à se reprocher qu'un régime mal ordonné, des alimens dispensés avec la dernière profusion, et souvent des substances pesantes et indigestes, notamment des légumes secs, etc. L'enfant ayant déjà été purgé avec une préparation de rhubarbe, j'ordonnai une poudre composée avec dix grains d'iris de Florence, demi-grain d'oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge (kermès minéral), un grain d'oxide de fer noir (éthiops martial), et quatre grains de safran, pour une dose qu'on devoit réitérer matin et soir. Il y eut un mieux sensible quelques jours après ; la malade étoit plus avivée, son visage sembloit perdre un peu de sa pâleur; mais comme le ventre ne diminuoit pas, la petite malade fut jugée ascitique par une personne, qui, ayant eu occasion de voir l'enfant, conseilla d'entremêler l'usage de quelques hydragogues, avec celui des délayans et de quelques diurétiques actifs. Ces remèdes agravèrent le mal, puisque le ventre se tendit et devint douloureux; les urines furent ardentes, et

l'enfant souffroit en les rendant. Il y avoit de la chaleur à la peau, et le soir une légère exacerbation. Le sommeil se perdit, l'appétit tomba tout-à-fait. Demandé de nouveau, on m'apprit ingénument ce qui s'étoit passé, je vis que des remèdes trop âcres avoient irrité et échauffé les entrailles. Je plaçai quelques délayans, et lorsque l'orage fut bien calmé, je revins à la poudre que j'avois déjà prescrite ; et dès que j'en eus fait continuer l'usage pendant quinze jours, j'y substituai une pilule faite avec deux grains de savon amygdalin, un grain d'extrait de ciguë, et deux grains d'aloës lavé. Ce nouveau remède rectifia les digestions ; les selles furent plus copieuses et moins nombreuses ; l'appétit reprit d'une manière plus uniforme, et le ventre diminuoit. A la mi-décembre, Louise alloit bien, au volume du ventre près, qui étoit encore assez remarquable ; mais son extrême souplesse, la réduction des selles, la consistance des déjections, l'intégrité de l'appétit, le retour des forces et de la gaîté ; tout annonçoit que l'empâtement du mésentère étoit résolu, que les fonctions des vaisseaux absorbans s'exerçoient librement, et qu'il falloit attendre du progrès de l'âge et des forces de la nature, la

diminution du bas-ventre. On devoit cependant, pour accélérer cet effet et prévenir toute récidive, continuer les frictions sèches sur tout le corps, et notamment sur l'abdomen de l'enfant : frictions qui avoient été recommandées dès le début du traitement; faire prendre de l'eau d'Alais, dont je faisois renforcer le principe, légèrement ferrugineux, par l'addition d'un grain de sulfate de fer (vitriol de mars), dissous sur chaque deux livres d'eau minérale; enfin faire observer un bon régime.

Cette observation, qui prouve la facilité avec laquelle on peut guérir la maladie du mésentère qui n'est parvenue qu'au premier degré, annonce encore les fâcheuses conséquences des remèdes trop violens appliqués au traitement de cette maladie. Il est probable que celui qui opina pour l'ascite fut trompé par cette apparence foible de fluctuation, que donne le ballotement des intestins pendant la manœuvre qu'on pratique pour s'assurer s'il y a épanchement des liquides dans la capacité du bas-ventre. Dans les cas obscurs de la maladie du mésentère, il est un moyen assez sûr d'éviter l'erreur, qui est, entr'autres choses, de rechercher avec soin

quelles sont les circonstances qui ont précédé, et quelles sont les causes qui ont donné naissance à la maladie.

IVe OBSERVATION.

HYPPOLITE F***, fils d'un boulanger, parvint à l'âge d'environ six ans, malgré les erreurs continuelles du régime et au milieu des abus de l'éducation physique. La nature, qui avoit long-temps lutté contre ces causes sans cesse renaissantes de destruction, alloit enfin succomber. Une maladie compliquée d'obstructions dans les viscères du bas-ventre et d'épilepsie, alarma des parens indolens ; et je fus consulté sur la fin de septembre 1780. Hyppolite avoit le visage pâle, un peu défait; il aimoit beaucoup l'inaction; son ventre étoit gros, dur, et paroissoit grenu au tact ; les jambes étoient un peu gorgées, et par-dessus tout, l'enfant éprouvoit par intervalles de véritables accès d'épilepsie. Cependant il n'y avoit pas de fièvre, et le pouls avoit la lenteur et la petite irrégularité naturelles à cet âge ; le ventre couloit sans diarrhée proprement dite, et la matière des selles étoit quelquefois mal digérée, liquide, muqueuse ou glaireuse; les urines étoient souvent blanchâtres, tout le

corps paroissoit bouffi, et malgré cela, on s'appercevoit d'un commencement de maigreur; les nuits étoient assez bonnes, et l'appétit souvent vorace, quelquefois modéré. Je rapportai l'épilepsie de cet enfant à la classe des épilepsies qu'on veut bien appeler sympathiques; je jugeai qu'elle dépendoit des embarras du ventre, d'autant mieux qu'on ne pouvoit lui assigner aucune cause particulière. Par conséquent, pour opérer la guérison, il falloit détruire les congestions mésentériques, et débarrasser les viscères de cet amas de matières crues qui constituoient le premier degré du carreau. Je débutai par faire vomir cet enfant avec dix grains d'ipécacuanha, mélangés avec un demi-grain de tartrite de potasse antimonié, et j'ordonnai pour les jours suivans une forte décoction de racine fraîche de chiendent, sur une pinte de laquelle entroit demi-drachme d'acétite de potasse (terre foliée de tartre). Ces préliminaires étant remplis, je purgeai avec trente grains de poudre cornachine, et l'enfant commença dès le lendemain l'usage de la mixture suivante: prenez des sucs tirés par expression du cresson de fontaine, de la chicorée dent de lion et de la chicorée commune, et dépurés

par la simple résidence, trois onces; d'acétate de soude (terre foliée à base d'alkali minéral), quinze grains; d'eau de fleurs d'orange, demi-once; mêlez pour une dose. Cette mixture fut prise pendant une quinzaine, tantôt une fois, tantôt deux fois par jour, selon qu'on pouvoit mieux maîtriser le malade; il fut repurgé avec la poudre cornachine, après quoi il prit pendant quatre semaines la poudre suivant cette formule : prenez d'oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge (kermès minéral), six grains; de sucre râpé, une drachme, mêlez bien exactement, et divisez-en dix-huit prises égales. On donnoit par jour de trois à quatre de ces doses à des distances régulières; on les suspendit à la fin de la seconde semaine, pour évacuer de nouveau avec la poudre cornachine, et leur usage à la fin de la quatrième semaine fut terminé par le même purgatif. Pendant tout cet intervalle, on insista sur des tisanes faites avec les plantes apéritives et savoneuses; on donna fréquemment des lavemens avec des décoctions faites avec les mêmes simples, ou bien avec une eau de savon; on frictionna tout le corps avec des linges rudes, on établit le meilleur régime qu'il fût possible, et l'enfant guérit parfaitement des engorgemens

gorgemens du mésentère, et de l'épilepsie qui en dépendoit.

Une circulation ralentie dans une partie, soit par la foiblesse des vaisseaux, soit par l'épaississement ou la viscosité des liqueurs, soit par quelque compression à laquelle elle est exposée, est un état d'obstruction commençante. Tel étoit encore l'état du malade dont l'Observation vient d'être détaillée. Il avoit été mal nourri, il avoit fait sur-tout un usage habituel du pain chaud, par la facilité qu'il avoit à se procurer cet aliment; et si la maladie ne fit pas des progrès trop rapides, c'est peut-être autant par rapport à la bonne constitution primitive de l'enfant, que parce que les mouvemens épileptiques qui se déclarèrent, donnèrent lieu à des soins mieux entendus et à des remèdes placés à temps. Les purgatifs furent la partie fondamentale de cette cure, et la brièveté du temps dans lequel elle s'opéra, annonce assez que, contre l'apparence de l'état du ventre, la maladie du mésentère n'étoit encore qu'à la fin du premier degré; aussi n'y ayant pas encore d'obstructions proprement dites, les purgatifs hâtèrent singulièrement l'heureuse terminaison du mal. Les praticiens judicieux et parfaite-

ment exercés, savent que l'abus des médicamens purgatifs dans la cure des obstructions simples et squirreuses, qui s'est conservé parmi le plus grand nombre des Médecins, fait un tort réel aux succès de la cure, et précipite communément le malade dans l'état le plus fâcheux. Les purgatifs fatiguent le corps par des secousses réitérées; ils épuisent les fluides par des évacuations continuelles; ils affoiblissent les malades sans presque combattre la maladie, et les désordres qu'ils occasionnent ne peuvent être diminués, et peut-être prévenus, que par la précaution d'humecter souvent pour aider la dissolution des fluides coagulés. Mais lorsque le mal se réduit à un empâtement des viscères, à la stagnation des sucs par un vice de consistance ou par la foiblesse des vaisseaux, les purgatifs sont indispensables, parce qu'ils entraînent au-dehors les matières croupissantes, réveillent les oscillations des fibres, et deviennent indirectement d'excellens toniques, parce qu'ils dégagent l'action des viscères opprimés. Dans plusieurs circonstances, les purgatifs et un bon régime suffisent pour guérir le premier degré de la maladie du mésentère; cependant je m'y confie rarement, et j'ai re-

cours pour l'ordinaire à quelques fondans appropriés. L'oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge m'a souvent paru mériter la préférence.

Ve OBSERVATION.

UN enfant de vingt et un mois, dont le visage et quelques points de la partie chevelue de la tête étoient chargés de croûtes laiteuses, humides de suppuration, fut exposé à un froid vif pendant plusieurs heures, à l'occasion d'un voyage fait au cœur de l'hiver en 1782. Les jours suivans, on s'apperçut que l'éruption s'étoit considérablement desséchée, et bientôt on ne vit plus sur les parties affectées les croûtes hideuses qui la constituoient. Cet enfant, sevré depuis environ deux mois, paroissoit jouir d'une très-bonne santé, il étoit fort et robuste pour son âge; cependant ses belles couleurs commencèrent à se flétrir; il se plaignit du ventre; il eut quelques jours de diarrhée, et même toutes les apparences d'une fièvre catarrhale bénigne. Tous ces accidens furent mis sur le compte de la pousse de quelques dents qui manquoient encore pour compléter la dentition.

Quatre semaines se passèrent à attendre la

sortie des dents et une amélioration consécutive ; mais ce fut inutilement. L'enfant dépérissoit, ce semble, en raison des progrès que faisoit le volume du ventre. Je fus consulté à la mi-février.

L'état des gencives et les signes qui caractérisoient le mal de cet enfant, me rassurèrent du côté de la dentition ; mais éclairé par la dessication des achores, je ne doutai point que la matière de cette éruption, après avoir été répercutée par le froid, ne se fût portée sur les viscères du bas-ventre, et n'eût produit spécialement quelques embarras dans le mésentère, qui est le siége le plus fréquent des obstructions chez les enfans. Le bas-ventre étoit gros, rénitent, même obscurément douloureux ; le tact y découvroit des inégalités ; les extrémités inférieures étoient foibles, elles maigrissoient, et il y avoit un peu de bouffissure aux malléoles ; la diarrhée se soutenoit, et donnoit des excrémens de couleur d'argile ou de terre délayée ; en outre, l'enfant mangeoit et buvoit beaucoup, il dormoit péniblement et peu de suite ; sa physionomie étoit languissante, sa peau étoit sèche et comme ridée, et une petite fievre assez marquée ne discontinuoit pas.

De tels signes caractérisoient la maladie du mésentère au second degré; et quoique le pronostic en fût plus équivoque, je déterminai ainsi la cure de ce malade.

1°. Son régime devoit consister en soupes grasses, en jardinages cuits sans apprêt, surtout en racine de scorsonères, de salsifis, de navets, carottes, en fruits cuits, et notamment en pommes, prunes, etc. 2°. On devoit raser la tête, faire sur toute son étendue des embrocations avec la teinture de cantharides, et même appliquer un vésicatoire derrière chaque oreille. 3°. On devoit lui faire prendre chaque jour, à cuillerées distribuées par intervalles, la mixture suivante : dans trois onces d'une forte décoction de feuilles de pensée ou jacée (*via tricolor*), faites dissoudre deux grains d'extrait de ciguë, trois grains d'extrait de quinquina, et dix grains d'acétite de potasse. 4°. On devoit placer chaque huit jours un purgatif composé de deux drachmes de tartrite de potasse, et d'une once de manne. 5°. On devoit fournir pour boisson ordinaire, la décoction de feuilles de pensée, ou celle de racine de buis, ou tout uniment de l'eau sucrée. 6°. On devoit enfin faire de fréquentes frictions sur toute l'éten-

due du bas-ventre, avec de l'huile dans laquelle on avoit fait infuser à chaud les feuilles de rhue, de douce-amère et de persil, hachées.

Après trente-deux jours d'un usage assez constant de ces divers remèdes, je revis cet enfant très-près d'une guérison parfaite. Le ventre étoit mou, diminué de volume; les déjections étoient plus rares, de couleur plus naturelle, et leur consistance étoit plus épaisse; la peau s'étoit assouplie, les yeux étoient moins mornes.

A cette époque, on supprima les remèdes précédens, et j'ordonnai en place, 1°. un bol délayé dans une cuillerée de véhicule quelconque, et fait ainsi : prenez deux grains d'extrait de ciguë, un demi-grain d'oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge, un grain de muriate de mercure doux, et deux grains de limaille de fer; mêlez-les par une exacte trituration, et incorporez-les dans suffisante quantité de sirop de cinq racines apéritives, pour deux doses, dont l'une sera prise le matin à l'heure du réveil, et l'autre sur les cinq heures du soir : 2°. quatre grains d'aloës lavé, incorporé chaque sixième jour dans le bol ci-dessus. Ces remèdes achevèrent la cure,

qui fut favorisée par l'usage d'une eau simplement ferrée.

Personne, en médecine, ne doute que la répercussion de la matière des éruptions cutanées ne produise tous les jours des accidens fâcheux, et des maladies graves. Le sujet de cette observation confirme cette vérité, et fournit une instruction aux mères et aux nourrices, qui, craignant tout remède, surtout extérieur, pour les croûtes de leurs nourrissons, ne laissent pas que de les exposer au froid, qui lui-même jouit à un très-haut degré d'une faculté répercussive. Ici, le froid fut la cause éloignée, et l'humeur des achores, déposée sur le mésentère, la cause prochaine du carreau, qui, dans les cas de cette espèce, fait toujours des progrès très-rapides. Sans doute il ne faut pas traiter inconsidérément les croûtes laiteuses des enfans; mais le préjugé populaire qui commande de ne jamais traiter cette éruption, est absurde et dangereux. M. *Strack* (1) a prouvé, d'une manière solide, que l'humeur des croûtes laiteuses porte un préjudice réel à la constitution des enfans, et

(1) *De crustâ lacteâ infantum, ejusdemque de specifico remedio, dissertatio*, etc. 1779. Voyez aussi mon *Traité sur la première dentition*, &c. Paris, an XIII.

les expose à des maladies protéiformes très-graves. Ce praticien a recommandé comme spécifique la décoction des feuilles de pensée. M. *Charmeil* (1) a célébré les vertus du sulfure de mercure noir (éthiops minéral). M. *Buchaave* (2) a vanté les propriétés du carbonate de potasse (sel de tartre). M. *Quarin* (3) atteste les facultés des lotions faites avec une décoction de feuilles de ciguë, etc. etc.

VIe OBSERVATION.

CÉSAR B***, d'une constitution très-fluette, et d'une complexion délicate, fils cadet d'une mère qui a été rachitique dans son enfance, et dont la conformation dénonce le ravage causé par ce vice affreux, tombe dans la fièvre lente et dans l'atrophie. On en cherche la cause; elle étoit dans le mésentère, dont les glandes étoient engorgées par un vice scrophuleux. A la vérité, César paroît être le seul écrouelleux de cette famille honnête et riche; mais la tuméfaction de son ventre, qu'accompagnoient la diarrhée, une faim vorace et des

(1) *Journ. de Méd. milit.* Tom. III, pag. 421.

(2) *Act. Reg. Soc. med. Haun.* Tom. I, pag. 328.

(3) *Tent. de cicut.*, pag. 14.

urines rouges et bourbeuses ; le gonflement des glandes conglobées, répandues sur le cou et le derrière de la tête ; une forme svelte et une crue qui se faisoit irrégulièrement, annonçoient assez quel étoit le vrai caractère de la maladie. Ses progrès avoient déjà rendu le pronostic incertain, parce qu'on devoit redouter que la fièvre lente, qui étoit bien caractérisée, et probablement assez ancienne, ne fût un indice du travail suppuratoire de quelques glandes engorgées.

Ce malade, âgé d'environ six ans, fut mis de suite à un régime approprié, qu'il n'avoit guère connu avant ce moment. On le fit vivre de bonnes soupes au bouillon de viande altéré avec des plantes tirées de la famille des crucifères, de viande blanche, soit de celle de boucherie ou de volaille, de bon poisson frais de mer ou de rivière, de racines ou herbes potagères ; lui faisant éviter de manger du cochon et de tous les alimens qui en proviennent, du laitage et de tous ses produits, des légumes secs, etc.

En insistant invariablement sur ce régime, on lui fit essayer d'un électuaire composé de la manière suivante : Prenez de sulfure d'antimoine (antimoine cru) en poudre fine, une

drachme et demie ; du soufre sublimé (fleur de soufre), une drachme ; de jalap, seize grains ; d'éponge calcinée réduite en poudre fine, deux drachmes ; d'acétite de potasse (terre foliée de tartre), deux drachmes ; de muriate de mercure doux, douze grains : mêlez exactement toutes ces drogues, et faites-en un électuaire avec suffisante quantité de sirop commun. La dose ordinaire est de quarante grains ou deux scrupules, dans laquelle se trouvent à-peu-près huit grains d'antimoine, quatre grains de soufre, un grain et demi de jalap, dix grains d'éponge calcinée, dix grains d'acétite, et un grain de muriate. César commença par une demi-dose de cet électuaire qu'il répéta deux fois par jour, et il fit usage en même temps d'une décoction faite avec la racine de chiendent et une pomme. Un léger mieux s'étant déclaré au bout de dix jours, César prit la dose entière deux fois le jour, et but pour tisane une décoction faite, tantôt avec demi-once de racine de grande fougère mâle, tantôt avec une demi-poignée de feuilles de noyer. Au bout de six semaines de ce traitement, quelques glandes du cou s'étoient déjà fondues par la suppuration, et le plus grand nombre avoit diminué de moitié, ou s'étoit dis-

sipé par la résolution; mais l'état du mésentère touchoit quasi au naturel, puisque le ventre étoit déjà souple, quoique volumineux encore, et que la diarrhée presque réduite à rien, la cessation de la fièvre lente, un commencement de réparation, annonçoient que les voies du chyle étant ouvertes, la nutrition s'opéroit comme à l'ordinaire. On donna, pendant deux autres semaines, une seule dose, le matin, du même électuaire, et l'on finit par un très-long usage de muriate de mercure doux (panacée mercurielle), donné chaque matin à la dose d'un grain. Le ventre se fondit entièrement, les accidens dépendans de la maladie du mésentère disparurent; et depuis quelques années, César, qui jouit d'une assez bonne santé, n'a essuyé aucune rechute d'écrouelles.

VIIe OBSERVATION.

Une fille née saine et bien constituée d'une mère de complexion délicate, fut confiée, malgré mes conseils, à une nourrice vigoureuse, dont le lait avoit déjà huit mois. Cette enfant n'en sembla pas souffrir d'abord; au contraire, elle parut se remplir à merveille, elle grossit; mais au bout de six semaines, on

s'apperçut que le bas-ventre étoit encore plus élevé qu'il ne l'est à cet âge; que les jambes et les cuisses ne se faisoient pas, et que la liberté du ventre, naturelle aux enfans de naissance, avoit déjà dégénéré en diarrhée. On fit d'abord quelques remèdes de bonne femme, et on parvint enfin à réduire le cours de ventre. Cependant l'abdomen devenoit de plus en plus prominent, dur, inégal. Un chirurgien de campagne plaça des purgatifs, quelques préparations de rhubarbe; mais tous ces divers moyens n'empêchèrent pas les convulsions, pour lesquelles je fus mandé. L'enfant étoit nourri dans un village voisin, il avoit trois mois, et après l'avoir observé, je ne pus méconnoître l'obstruction du mésentère et l'engorgement de la plupart des viscères abdominaux.

En effet, le bas-ventre étoit gros, inégalement souple, parsemé de duretés, qu'on trouvoit sur-tout aux environs du nombril; la diarrhée avoit lieu, et les selles étoient lientériques; les extrémités inférieures étoient sur-tout amaigries, le visage étoit pâle, les joues étoient colorées, et la peau étoit sèche et chaude : en outre, depuis long-temps l'enfant étoit affamée, il buvoit avidement;

et quoiqu'il ne fût pas inquiet, il ne dormoit pas long-temps. Je jugeai le mal sans ressource ; cependant j'ordonnai de donner très-sobrement le lait de la nourrice, d'alimenter l'enfant avec du petit-lait et du bouillon de viande, d'administrer des lavemens avec une eau de savon, de faire des embrocations sur le ventre avec de l'huile de rhue et celle de ciguë, enfin de donner intérieurement une mixture dans laquelle entroient le carbonate de potasse, le camphre et l'oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge. Ces moyens furent inutiles : les convulsions augmentèrent, et l'enfant mourut.

L'ouverture du cadavre ne fut point faite, mais les symptômes de la maladie démontrèrent assez, 1°. que les convulsions étoient symptomatiques, et dépendoient, soit de l'irritation des plexus abdominaux, occasionnée par les obstructions mésentériques, soit de l'inanition dans laquelle avoit jeté la privation de la nourriture, en conséquence des embarras formés dans les routes du chyle. 2°. Que la maladie de cet enfant étoit réellement cette maladie fâcheuse qu'on appelle le carreau, dans laquelle le mésentère est principalement affecté. 3°. Enfin, que la mort de

cet enfant fut causée par les progrès ordinaires d'une maladie qui tira son origine d'une nourriture trop substantielle.

Ainsi donc, les mères qui confient leurs enfans à des nourrices mercenaires, ne sauroient faire une trop sérieuse attention à l'âge et à la qualité du lait. Un vieux lait n'est pas toujours contraire à un enfant de naissance, lorsque celle qui le donne est d'une constitution plus ou moins délicate, d'un naturel timide, lorsque cette nourrice mène une vie peu exercée, et qu'elle a ses règles. Mais ce même lait est un vrai poison pour cet enfant, lorsque la mère soudoyée qui le fournit, est une paysanne robuste, accoutumée à la fatigue et au travail, ayant bon appétit, et n'étant point réglée. Le premier lait est d'une consistance proportionnée aux forces digestives de l'enfant jeune encore, et à la rigueur il peut être adopté; le second lait est un aliment trop fort pour des viscères foibles, la digestion s'en fait péniblement; les parties grasses et albumineuses qui éludent l'action des organes, engouent les vaisseaux lactés et les glandes conglobées du mésentère: bientôt toutes les fonctions se dérangent, les obstructions se forment, et le mal fait insensiblement des

progrès qui se terminent par la mort. Ce sort menace plus particulièrement les enfans délicats des villes, qu'on met en nourrice chez des paysans. La femme la plus robuste obtient toujours la préférence qu'elle ne mérite pas; et le nourrisson est assez souvent la victime de cette pratique inconsidérée.

Comme, dans les cas pareils à celui dont il vient d'être fait mention, les parties trop épaisses du lait ont formé les engorgemens; il faut, dans le choix des remèdes, donner la préférence à ceux qui jouissent d'une vertu plus décidée, pour fondre les coagulations laiteuses: tels sont le petit-lait de Weisse, le savon, le carbonate de potasse, etc.

VIIIe OBSERVATION.

Un garçon de vingt-six mois, fils aîné de M. M***, épicier, me fut présenté au commencement de mai de l'année 1785. Cet enfant avoit été nourri par sa mère, mais de bonne heure on lui avoit donné de toute sorte d'alimens, notamment du fromage sans pain. Un régime aussi absurde suffisoit pour faire suspecter la maladie du mésentère, reconnoissable d'ailleurs aux signes les moins équivoques. Le corps étoit presque émacié, la

peau étoit rude et les muscles étoient mous ; la fièvre lente étoit de la partie, et depuis long-temps une diarrhée putride avoit lieu : la soif, l'appétit désordonné, quelquefois un vomissement spontané, l'insomnie, des bouffées irrégulières accompagnoient la pâleur du visage, des yeux ternes, une respiration inégale et un ventre volumineux, dur et souvent douloureux.

Cette maladie avoit fait des progrès trop fâcheux, pour espérer de pouvoir la guérir. Néanmoins je proposai, 1°. pour la nourriture, les alimens les plus sains, et exclusivement les végétaux et les bouillons de viande : 2°. l'eau minérale d'Alais pour boisson ordinaire : 3°. trois fois par jour une tasse de petit-lait aiguisé avec l'acétite de potasse, et adouci avec le sirop d'érysimum simple : 4°. l'usage d'un mélange de sucs de cresson de fontaine, chicorée, cerfeuil, qu'on devoit donner par cuillerées, placées par intervalles, et alternativement avec une teinture aqueuse de quinquina : 5°. des lavemens avec la décoction des plantes savonneuses et tempérantes.

Tous ces moyens, appropriés aux circonstances, furent peu employés, tant par rapport à l'indolence des parens, qu'au naturel rétif

rétif du petit malade. La fièvre hectique fit des progrès plus considérables, et l'enfant mourut dans le mois d'août suivant. Mais une circonstance qu'il est bon de remarquer, est que chaque redoublement de fièvre hectique opéra une telle fonte des matières qui engorgeoient le mésentère, qu'avant la mort le volume du ventre fut bien au-dessous du naturel. Je vis alors assez distinctement que les glandes mésentériques étoient en partie fondues par la suppuration, quoiqu'il en restât quelques-unes dans un état de crudité, dures et volumineuses. Mais l'ouverture du cadavre confirma cette conjecture. Les désordres principaux furent la suppuration, le sphacèle de presque tout le mésentère; la destruction de ses glandes, la lividité et la flétrissure des intestins, etc.

Les erreurs du régime ont été très-marquées dans l'enfant qui fait le sujet de cette Observation : c'est de l'usage et de l'abus du fromage que la maladie du mésentère prit sur-tout naissance; et l'on sait que cette partie caséeuse du lait, composée de beaucoup de fibrine, et extrêmement susceptible de dégénérer en une substance putrido-rance, n'a été distribuée avec ménagement dans le

lait de femme, que par rapport au grand inconvénient dont son usage inconsidéré paroît être dans un âge trop tendre. Si, malgré cela, l'enfant, jeune encore, abuse et se nourrit principalement de fromage, il arrive de deux choses l'une : ou les vaisseaux lactés n'absorbent point une nourriture trop grossière, ou la partie caséeuse n'est pompée que pour embarrasser les routes du chyle, et engorger les glandes du mésentère. L'atrophie naît de l'interception plus ou moins absolue des sucs destinés à la réparation des parties ; et la maladie est d'autant plus fâcheuse lorsqu'elle a fait certains progrès, qu'on ne peut la combattre avec les moyens qui pourroient la détruire. J'ai déjà remarqué que l'usage des fondans étoit rarement sûr dans un degré très-avancé de la maladie du mésentère.

Celle du petit M*** finit par une fonte putride, et une colliquation presque totale des matières contenues dans le mésentère ; le ventre s'assouplit, il s'affaissa : des ravages aussi complets ne sont pas ordinaires.

IXe OBSERVATION.

*Julie D****, âgée de sept à huit ans, languissoit depuis environ une année ; elle avoit

singulièrement maigri, et comme elle étoit ce qu'on appelle une fille gâtée, on avoit fait très-peu de remèdes, et jamais ils n'avoient été continués assez de temps, pour qu'ils fussent suivis de succès. Je fus demandé pour la voir le 16 février 1786. Cette enfant sortoit d'une famille originaire du Vivarais, province où les scrophules sont très-communes; et, pour ainsi dire, endémiques. Le père et la mère portoient à un très-haut degré ce teint particulier qui fait distinguer les scrophuleux; et le frère de la malade, son cadet, avoit déjà essuyé quelques atteintes d'une maladie scrophuleuse que j'ai décrite dans un autre ouvrage (1). Julie avoit, au moment où je la vis, une fièvre lente bien caractérisée; et d'après le rapport des parens, joint à l'état actuel de la maladie, cette fièvre existoit depuis long-temps. Elle étoit reconnoissable à un pouls habituellement fréquent, accéléré, vif et serré, et à une exacerbation régulièrement quotidienne, précédée par un refroidissement sensible, quelquefois par de petits frissons marqués, suivis de moiteurs générales

(1) *Traité sur le Vice scrophuleux*, deuxième édition.

ou de sueurs partielles. Pendant cette exacerbation, le pouls étoit développé, grand, très-accéléré ; il devenoit petit après le paroxysme, et reprenoit son premier rithme dans les intervalles. A ce premier et le plus remarquable des symptômes, se joignoient un visage pâle, blême; des yeux battus, une bouche décolorée ; une langue nette et rouge, point d'appétit ; le desir des alimens insalubres; un cou assez fourni ; quelques glandes jugulaires, cervicales et occipitales, dures mais discrètes ; une toux sèche, de l'oppression, sur-tout pendant le redoublement ; un ventre ayant le volume de celui d'un enfant en parfaite santé, mais endolori ; une diarrhée habituelle ; des selles très-fétides, bien délayées, grises ou terreuses ; des urines chaudes et en petite quantité : en outre, le dépérissement étoit général, la peau étoit sèche et rude ; il y avoit de la douleur dans l'aîne droite, et les glandes inguinales de cette partie étoient engorgées : l'articulation du coude de l'extrémité gauche étoit pareillement grosse et douloureuse ; sur le tout, de la mélancolie, des pleurs, des inquiétudes, et quelquefois des douleurs vagues dans tous les membres.

Le caractère de cette maladie étoit assez

fortement exprimé pour ne pouvoir point méconnoître une maladie du système lymphatique, et notamment l'engorgement des glandes conglobées du poumon et du mésentère, par un vice scrophuleux. L'affection du mésentère avoit été la maladie primitive, et formoit encore la maladie dominante. Le ventre avoit été très-gros, et son volume n'avoit peut-être été réduit, dès que la fièvre hectique fut déclarée, que parce que les obstructions mésentériques passèrent à un état voisin du squirre.

Quoi qu'il en soit, Julie mourut dans le mois d'octobre suivant, et sa mort ne parut retardée que par les bains tièdes, les embrocations huileuses sur le ventre et l'épine du dos, l'usage du petit-lait, du lait d'ânesse, par des promenades en voiture ou sur un âne, par l'air de la campagne, où Julie passa quelques mois; enfin par l'administration des fondans les plus légers, et des stomachiques les plus tempérés. Ces moyens améliorèrent même assez la constitution, pour espérer un changement avantageux; l'appétit revint, les chairs reprirent un peu, la douleur du ventre fut très-modérée et parut cesser, la diarrhée diminua sans disparoître, la toux fut presque

dissipée, les forces furent moins anéanties, et Julie étoit très-gaie ; peut-être que la guérison auroit eu lieu, si, dès le plus petit mieux, Julie n'eût opiniâtrément rejeté tout remède, et si, dans tous les temps, elle ne se fût obstinément refusée à la modification des secours de tous les genres qui auroient pu la rendre à la vie et à sa famille éperdue.

L'ouverture du corps fut faite quinze heures après le décès, pour constater les désordres du mésentère et du poumon, visiblement annoncés par les phénomènes de la maladie. Le foie et la rate étoient rapetissés et desséchés en quelques endroits comme de la corne. Les intestins étoient secs, ou du moins nous n'apperçûmes pas dans les viscères contenus dans le bas-ventre cette humidité, cette onctuosité qui leur sont ordinaires ; le mésentère en étoit de même, et contenoit une infinité de glandes dures, dont quelques-unes s'étoient ramollies, et seulement cinq à six étoient en suppuration. Les poumons furent parsemés de tubercules, et quelques-uns avoient suppuré ; le péricarde ne contenoit point d'eau ; le thymus avoit presque disparu, tant cet organe glanduleux étoit racorni ; il n'y avoit point de graisse nulle part ; les gros troncs des vais-

seaux sanguins étoient vides ; les extrémités inférieures et la face étoient infiltrées de sérosité, etc. etc.

Xe OBSERVATION.

*Joseph Ch****, enfant de six ans, commença à languir peu de temps après le sevrage : on le négligea quelque temps ; mais après quelques remèdes qu'on lui fit ensuite, il parut se rétablir. Cependant le ventre, du volume duquel on avoit pour ainsi dire toujours été frappé, bien loin de diminuer, grossissoit au contraire toujours davantage ; l'enfant avoit la diarrhée, de l'appétit ; et comme ses forces et son embonpoint restoient à-peu-près les mêmes, on ne lui fit, de temps à autre, que de petits remèdes, indiqués par quelques bonnes femmes. Cet enfant étoit pourtant incapable d'un travail soutenu, son visage étoit blême, son nez étoit presqu'habituellement fluxionnaire, et ses ailes étoient garnies de croûtes : peu à peu son ventre devint sensible ; la diarrhée, qui n'avoit jamais cessé, fut d'un plus mauvais caractère ; mais la maigreur ne faisoit pas des progrès sensibles, l'appétit restoit depuis quelque temps très-irrégulier ; enfin la fièvre lente avec deux

petits redoublemens quotidiens s'établit; le ventre étoit douloureux, il y eut de la toux sans expectoration, et le petit malade mourut après trois semaines de fièvre, et des maux qu'elle avoit entraînés.

A l'ouverture du cadavre, faite par M. B***, maître en chirurgie, nous trouvâmes, 1°. dans le ventre, le foie volumineux, sain, parsemé de petits filets blanchâtres très-apparens; l'estomac et en général les intestins, la rate, le pancréas, les reins et la vessie, en assez bon état, le mésentère flétri dans toute son étendue, infiltré de pus et contenant quelques petits abscès; les glandes lymphatiques de ce viscère, ou gorgées, ou squirreuses, ou en pleine suppuration, ou fondues et détruites; enfin de la matière purulente dans les vaisseaux lymphatiques qui aboutissoient aux glandes suppurées, dans le canal thoracique, dans la cavité des intestins jejunum et ileum. 2°. Dans la poitrine, le ventricule droit du cœur rempli de sang noirâtre, tandis que le ventricule gauche étoit vide. Le thymus flétri, rapetissé, mais en bon état; le poumon sain dans tout son lobe droit, altéré dans le gauche avec adhérence, contenant quelques tubercules voisins de l'état de

suppuration, et un peu infiltré de matière purulente dans sa portion inférieure la plus exempte de toute autre altération. 3°. Dans la tête, pour tout désordre, un épanchement un peu ichoreux au-dessus de l'hémisphère gauche du cerveau, en-dessous des meninges, et une petite quantité de même matière dans l'une des fosses occipitales du même côté. En général les gros troncs veineux contenoient assez de sang, et il s'en falloit de beaucoup que le dépérissement fût proportionné à la longueur du mal et à la nature de la maladie.

Cette observation nous présente quelques phénomènes propres à fixer l'attention ; et le plus considérable sans doute, est le contraste très-frappant qu'on trouve entre la longueur de la maladie et l'état du mésentère, entre la conservation de l'embonpoint et l'état du foie.

Les recherches modernes sur les vaisseaux lymphatiques nous apprennent que quelques vaisseaux lactés communiquent avec plusieurs vaisseaux lymphatiques du foie, et qu'une branche assez considérable des vaisseaux lymphatiques de ce viscère monte le long de son ligament suspenseur, passe dans

la cavité de la poitrine, en se portant entre le diaphragme et le sternum, où elle rencontre quelques glandes lymphatiques ; que ces vaisseaux se divisent ensuite en différentes branches, dont une partie va aux mamelles, et l'autre immédiatement, soit dans la partie supérieure du canal thorachique, soit dans le gros tronc lymphatique qui s'ouvre dans la veine sousclavière droite, et que M. *Cruikshank* appelle veine cave lymphatique inférieure ou ascendante.

Cela posé, si le chyle rencontre des obstacles dans les glandes du mésentère, il peut prendre la route des vaisseaux lactés qui communiquent avec les vaisseaux lymphatiques du foie, et se mêler au sang de la veine sous-clavière droite ; et la nutrition continuera à se faire, quoique plus foiblement, malgré que les glandes mésentériques aient été obstruées depuis plusieurs années, et soient quelquefois squirreuses. Dans ces cas l'on a trouvé remplis de chyle les vaisseaux lymphatiques du foie, qui alloient aboutir au grand tronc lymphatique droit, et dans la partie du canal thorachique supérieure à l'obstruction. On observe aussi, dans ces circonstances, que le

foie est très-volumineux sans être obstrué (1).

Ces faits anatomiques sont confirmés par l'ouverture du cadavre de Joseph. Une partie du chyle parvenoit dans le sang à la faveur de la communication établie par les vaisseaux lymphatiques du foie, sans compter que ceux dont l'estomac (2) est pourvu, pouvoient encore suppléer, jusqu'à un certain point, aux vaisseaux lactés du mésentère.

M. *Kœmpf* a observé, il a même établi, qu'un nez enflammé, chargé de croûtes, est un signe de la saburre pituiteuse, et M. *Vogel* a vu que ce symptôme annonçoit très-souvent les obstructions abdominales. Le mal au nez qu'a éprouvé Joseph justifie cette assertion. Suivant M. *White*, ceux qui ont les glandes du mésentère engorgées par le vice scrophuleux, aiment beaucoup à se curer le nez. Tout cela dénote, d'une manière incontestable, que certaines affections de cette partie dépendent moins des vers que des congestions d'humeurs et d'embarras formés dans le bas-ventre.

---

(1) *Essai Médical sur les Vaisseaux lymphatiques*, &c. par M. Assalini, page 52.

(2) Consultez là-dessus M. Sabatier, *Traité d'Anatomie*, tome II, pag. 226-7.

Une dernière réflexion qui naît des fonctions plus approfondies du système des vaisseaux lymphatiques, est que, puisque les vaisseaux lymphatiques de toutes les parties du corps se dirigent vers un tronc commun, et puisque les vaisseaux de différentes parties ne se confondent pas dans les vaisseaux lactés, mais se rendent, par des routes séparées, dans le réservoir de *Pecquet*, dans le canal thorachique, ou dans le grand tronc lymphatique droit, on pourroit, dans les cas où les embarras des glandes conglobées du mésentère mettent obstacle au passage du chyle, retirer de bons effets des bains nourrissans, tels que ceux de lait, ou de bouillon de viande, etc.

XII.

Je pourrois multiplier les observations que je viens de présenter sur la maladie du mésentère, mais je préfère présenter à leur suite quelques conséquences pratiques propres à perfectionner le traitement de cette affection morbide.

Deux grandes considérations se présentent d'abord à l'esprit; la maladie du mésentère, devenant mortelle, offre pour résultats, tan-

tôt un engorgement muqueux et froid des routes du chyle ; tantôt des glandes abscédées, et un désordre dans le mésentère, tel qu'on a coutume de le trouver après les inflammations lentes, obscures, latentes ou chroniques.

Dans le premier cas, il y a eu tous les signes de l'asthénie et d'une congestion que les auteurs se sont plu à appeler pituiteuse ; mais le bas-ventre étoit indolent, et une diarrhée soutenue, expulsant les vrais matériaux de la nutrition, paroissoit être la seule cause de l'exténuation des extrémités pelviennes ou inférieures et de l'atrophie générale qui s'en étoit ensuivie.

Dans le second cas, telle qu'ait été la foiblesse, il y a eu de la douleur ou un endolorissement sourd du bas-ventre, quelque ressentiment de fièvre, du mal-aise, de la chaleur, un peu de rénitence du ventre au lieu d'une sorte de patosité qu'on rencontre dans le premier cas.

La maladie du mésentère est donc différente, et essentiellement différente, selon qu'elle est atonique et avec empâtement froid et muqueux, ou phlogosique et avec congestion susceptible de suppuration interne.

XIe. OBSERVATION.

Une fille d'environ six ans, appartenant à des parens honnêtes, et dont le régime avoit été celui d'une sœur et de deux frères qui jouissoient de la santé, parut un peu incommodée; on fit peu d'attention à son indisposition, parce qu'elle parut n'avoir point de suite; cependant elle se renouveloit de temps en temps et avec des symptômes qui différoient peu. Ils consistoient ordinairement en un peu de langueur, diminution et même cessation de l'appétit, gonflement du ventre avec sensibilité à l'épigastre et au nombril, diarrhée tantôt bilieuse, tantôt séreuse. Cependant le ventre prenoit du volume, il y avoit du météorisme à la région épigastrique; les extrémités maigrissoient, les forces diminuoient chaque jour, et le pouls, sans être vif, étoit néanmoins fréquent.

Il y avoit quinze à dix-huit mois que l'on s'appercevoit que la santé de cet enfant étoit chancelante, et il y avoit environ six semaines que décidément son état avoit pris une tournure morbide; on avoit fait inutilement quelques remèdes lorsque mes soins furent réclamés.

Je fis placer trois sangsues entre ce qu'on appelle le creux de l'estomac et l'ombilic; elles firent un bon effet. J'ordonnai trois bains par semaine, et dans les intervalles de ces bains, on administroit des lavemens émolliens et nitro-camphrés, et l'on tenoit sur toute la surface de l'abdomen un emplâtre de diapalme préalablement malaxé avec de l'huile de ciguë camphrée. Pour boisson ordinaire, on donnoit de l'eau sur une pinte de laquelle on avoit fait fondre quarante grains d'acétite de potasse.

Au bout de trois semaines de traitement, tous les symptômes avoient infiniment diminué d'intensité; le bas-ventre étoit plus souple. En le palpant avec soin, et sur-tout en le pressant, on développoit une douleur profonde et répondant au nombril. Je fis placer deux grosses sangsues aux environs de l'anus, et on continua les mêmes remèdes. Ils firent un tel effet que, dix jours après, un examen rigoureux ne fit découvrir aucune douleur dans tout l'intérieur du ventre.

Cette circonstance fit suspendre les moyens curatifs que l'on avoit administrés jusques-là, et mettre en usage la teinture de mars pommée dans une décoction de racine de patience, à

l'intérieur; et je fis changer les lavemens émolliens avec le nitrate de potasse et le camphre en lavemens viscéraux de Kœmph. On sait que ces lavemens consistent en une décoction chargée du principe de quelques racines, feuilles et fleurs, et que les plantes que l'on choisit sont prises parmi celles qui sont réputées résolutives, fondantes et anti-spasmodiques. On ajoute au besoin à ces décoctions, des sels neutres, du savon et diverses teintures appropriées au but que l'on se propose de remplir.

La préparation de fer dont il vient d'être question, les lavemens viscéraux et ensuite quelques frictions faites avec une teinture spiritueuse de quinquina, non-seulement enlevèrent les restes de la maladie, mais encore raffermirent la santé de cette enfant.

XIIe OBSERVATION.

Eugénie M..., fille d'un marchand d'étoffes, ayant sept ans révolus, étoit foible, pâle, un peu bouffie et languissante; on attribuoit ces incommodités à son âge de sept ans, période critique, par rapport à la seconde dentition, et à une diarrhée qui avoit cinq à six mois de durée. Cependant malgré que cette diarrhée eût lieu, le ventre étoit enflé; et comme

comme il y avoit de la bouffissure au visage, aux lombes et aux jambes, on craignoit une hydropisie, soit ascite, soit leucophlegmatique.

Mon examen détruisit cette idée. Eugénie étoit attaquée d'une maladie du mésentère, mais d'une maladie molle et asthénique.

Le bas-ventre, en effet, étoit gros, mais un peu mol et sans douleur de quelque manière qu'on le comprimât. L'enfant alloit de quatre à huit fois à la garde-robe en vingt-quatre heures, la matière des déjections étoit ou gélatineuse ou glaireuse, mêlée de sérosités; elle étoit grisâtre et quelquefois brune ou mélangée de brun. Les urines étoient pâles et contenoient un nuage gélatineux; elles déposoient de la mucosité. Eugénie témoignoit la plus grande indolence, sans souffrir en aucune manière, elle craignoit de marcher. Les environs des malléoles étoient édématiés; au-dessous des paupières inférieures, il y avoit de la bouffissure avec un peu de lividité. La bouche étoit abreuvée de salive, et les autres épiphénomènes, tels que le penchant au sommeil, un peu de dyspnée et de toux humide ne faisoient qu'annoncer l'excès de la constitution molle et lymphatique de la malade.

Un régime tonique et une méthode de traitement forte étoient nécessaires pour combattre avec avantage cette maladie du mésentère. Je prescrivis les soupes grasses, les viandes rôties, les jus de viande; je permis le café, le vin pur; j'ordonnai les frictions sèches sur toute l'habitude du corps, les embrocations sur le bas-ventre avec les huiles de rhue et de camomille camphrées; je faisois parfumer tous les vêtemens et les draps de lit de la malade avec les baies de genièvre contuses et jetées sur des charbons ardens; je recommandai l'exercice.

Au-dedans, j'eus recours à des tablettes dont l'oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge et le muriate de mercure doux faisoient la partie médicamenteuse. Chaque tablette contenoit un cinquième de grain d'oxide et un quart de grain de muriate. La malade prenoit de six à huit tablettes par jour. Elle buvoit de l'eau dans laquelle on faisoit infuser à froid quelques baies de genièvre écrasées.

L'oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge est un fondant tonique très-approprié à la constitution des enfans. Il fond les matières tenaces et visqueuses, et il en sollicite l'expulsion.

Cette substance, triturée avec le muriate doux de mercure, en devient plus énergique, plus résolutive, et il semble que, comme préparation mercurielle, elle porte alors beaucoup moins à la bouche. Incorporées l'une et l'autre dans un peu de mucilage de gomme adragant tiré par l'eau rose, il en résulte un médicament agréable et facile à faire prendre aux enfans. Les tablettes que prenoit Eugénie étoient adoucies avec du sucre et aromatisées avec l'huile essentielle de cannelle.

Ces tablettes, prises et continuées pendant six semaines, firent beaucoup de bien à la malade : quoiqu'elle eût été purgée assez souvent dans la crainte d'une hydropisie, et qu'il y eût un dévoiement habituel, je ne laissai pas que de placer un purgatif d'environ huit en huit jours. Ce purgatif composé de résine de jalap à la dose de cinq à six grains suspendue dans une once et demie de sirop de pommes composé, augmentoit avantageusement les évacuations, affaissoit un peu le ventre, et favorisoit l'action fondante des tablettes. Le sirop de pommes fut ensuite supprimé, et je choisis le sirop magistral astringent qui, après son effet, agit en resserrant et en fortifiant les intestins.

Cette méthode simple eut beaucoup de succès. Les voies de la chylification s'ouvrirent ; le muriate doux de mercure parut porter à la bouche ; les dents noircirent, et les gencives s'engorgèrent. Ce muriate fut supprimé; l'âge où se trouvoit Eugénie rendoit en partie raison d'une action plus décidée du mercure sur la bouche; mais tant que le mésentère étoit obstrué ou engoué, il y eut moins à craindre pour cet effet. Enfin, l'oxide d'antimoine fut supprimé, et pour tout remède, Eugénie prit la poudre anti-cachectique d'Hermann composée, ainsi qu'on le sait, avec la limaille de fer, la cannelle et le sucre. On donnoit dix grains de ce mélange deux fois par jour, entre deux tranches de soupe. En quatre mois que dura ce traitement, la maladie fut complètement déracinée.

Ces deux observations présentent les extrêmes de la maladie du mésentère ; elles prouvent qu'il ne faut pas toujours reconnoître la nécessité d'inciser, de fondre, d'évacuer; mais qu'il faut quelquefois résoudre des inflammations sourdes, prévenir la suppuration des glandes, faire cesser des spasmes profonds, et quelquefois attaquer des sucs muqueux et glaireux, purger fortement et resserrer des

couloirs et des fibres qui ont perdu une grande partie de leur action tonique.

Ainsi, la saignée, le camphre, le suc des plantes nitreuses et résolutives, les substances minérales et salines les plus réputées pour fondre et atténuer, enfin, plusieurs drogues auxquelles l'expérience a assigné des vertus incisives et toniques, peuvent tour-à-tour, et avec prudence, être recommandées dans le traitement de la maladie du mésentère. Chaque praticien a presque proposé ou sa méthode ou sa recette. La maladie du mésentère exige une suite de remèdes bien choisis ; mais d'un autre côté, les malades sont des enfans, et le médecin ne doit pas oublier qu'en général il leur faut et moins de médicamens et des drogues moins actives, mais plus de soin, plus de régime et de bonne nourriture.

La saignée est utile lorsque la maladie du mésentère attaque les enfans plus maigres que corpulens, colorés, vifs et dont le ventre présente quelqu'endolorissement. Elle est indispensable lorsqu'il y a douleur, que les déjections sont bilieuses, impriment quelque sentiment de chaleur au passage, etc.

On évacue le sang plus commodément à l'aide des sangsues, chez les enfans, qu'au

moyen de la lancette ; et les saignées locales, dans plusieurs maladies, l'emportent sur les générales. Dans la maladie du mésentère, on applique les sangsues au siége, et sur la partie externe des tégumens qui répond à la douleur que les malades ressentent. Musgrave a infiniment loué l'effet d'une semblable application.

Dans les obstructions, il est plus rare qu'on ne pense qu'il y a un spasme qui en constitue le noyau. Au moins ce spasme accompagne le développement de la maladie et en aggrave les diverses circonstances. C'est sous ce rapport que le camphre, à titre d'antiphlogistique, autant qu'à titre d'anti-spasmodique, est d'une utilité générale dans le traitement de la maladie du mésentère. Le safran mérite aussi beaucoup d'attention ; ainsi le professeur Burchard rapporte avoir mis fin, en trois mois, aux maladies du mésentère les plus désespérées, en continuant sans relâche et en combinant ensemble les mercuriaux, les bains et les aloétiques (1).

Le suc des plantes résolutives, l'extrait de ces mêmes plantes, sont considérés comme de bons médicamens contre l'obstruction des viscères. Burggrave a recommandé la gelée de

(1) *De Febribus Mesentericis acutis*, §. 56, p. 30.

cerfeuil au sucre de lait (1). Plusieurs formules allemandes nous offrent la réunion de plusieurs extraits doués de quelques bonnes propriétés; telles sont les pilules balsamiques de Stahl, dans lesquelles les extraits d'aloès, de myrrhe, d'absynthe, de chardon bénit, de ményante, de fumeterre, d'ellébore noir et de rhubarbe, sont combinés avec les résines de lierre, de génevrier, et la térébenthine.

---

(1) Pour faire la gelée de cerfeuil au sucre de lait, à laquelle M. *Burggrave* attribue de grandes vertus contre les obstructions des viscères, et pour atténuer les humeurs, on prend trois pieds de veau et deux onces de corne de cerf râpée, qu'on fait bouillir avec une pinte et demie d'eau dans un vase bien fermé. A une forte chopine de colature de ce bouillon, on ajoute trois poignées de cerfeuil jeune et nouvellement cueilli. On fait encore bouillir pendant quelques minutes, on passe dans un linge, et on conserve cette gelée pour l'usage dans des pots de faïence. Lorsqu'on veut s'en servir, on en fait bouillir une cuillerée dans demi-setier d'eau de veau; après quoi on y fait fondre depuis un gros jusqu'à une demi-once de sucre de lait. Cette dose est répétée soir et matin. Pour seconder l'effet de ces bouillons, on y joint des lavemens composés d'eau de son, d'une cuillerée de miel et de deux gros de sel; on les prend dans la matinée. (*Observat. et Consultat. choisies de Médec. en allemand.*)

Les pilules de Becher sont faites sur le même modèle.

On sait que l'opiat mésentérique, formé par la réunion de la gomme ammoniac, du sené mondé, du muriate de mercure doux, de la racine d'arum, de l'aloès succotrin, de la poudre cornachine, de celle de rhubarbe et de la limaille de fer préparée, a reçu son nom de ses propriétés.

Il seroit trop long, peut-être même inutile, de consigner, dans cet ouvrage, les remèdes auxquels les auteurs de médecine-pratique ou de matière médicale, ont attribué des vertus incisives et fondantes. Je ne puis cependant m'empêcher de citer quelques préparations ou quelques formules auxquelles leurs auteurs ont attaché une très-grande action.

Telles sont, parmi les remèdes dans lesquels les substances minérales jouent le plus grand rôle, l'eau de mercure de Theden (1); les pi-

(1) Prenez deux onces de mercure doux réduit en poudre très-fine, faites-les bouillir au bain de sable pendant deux jours dans deux mesures d'eau, coulez et divisez en cent vingt parties égales la demi-mesure, dans laquelle se trouvent dissoutes deux drachmes de mercure: on en donne matin et soir une dose. (*Nouvelles Remarques et Observations sur la Chirurgie et la Médecine*, page 167, en allemand.)

lules de Gisler (1); celles de Plummer, connues sous le nom de remède altérant et recommandées par Werlhoff (2); enfin les pilules fondantes de Rosen (3).

---

(1) Prenez de calomel préparé, trois gros; de camphre, un gros; de safran, un gros; de thériaque, demi-once : mêlez exactement, et formez-en des pilules du poids de deux grains chaque. Le calomel préparé, suivant l'auteur, se fait ainsi : prenez de mercure purifié par la distillation, dix-neuf onces; triturez avec vingt onces de sublimé corrosif, jusqu'à ce que le vif-argent ne paroisse plus; mettez ce mélange en digestion, et distillez ensuite. (*Mémoires de l'Académie royale de Suède*, tome XXIX, quatrième trimestre, art. 8, pag. 353, en suédois.)

(2) Prenez de soufre doré d'antimoine et de calomelas, de chaque deux drachmes; pulvérisez sur le marbre le calomelas qui doit être en poudre grossière, et incorporez-y de temps en temps un peu de soufre doré d'antimoine, jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé et réduit en poudre impalpable. Ajoutez pour lors de gomme de gaïac, trois gros; de résine de gaïac, un gros; et de baume de copahu, ce qu'il faut pour donner au tout une consistance solide. Divisez chaque drachme en 12 pilules, et donnez-en trois matin et soir. (*Opera Medica*, édit. de Wichmann, page 644.)

(3) Prenez d'extrait de chardon bénit et de suc

Dans ces diverses formules, le mercure ou ses préparations font le principal ingrédient; dans l'essence douce de Stahl (1), le fer et

---

épaissi de réglisse, de chaque un scrupule; de calomelas bien préparé, quinze grains; d'aloës gommeux, sept grains et demi : mêlez exactement, et faites des pilules du poids de deux grains chaque. (*Dissert. medic. de Tussi*, dans la collection des Thèses de Haller, tome XI, page 90.)

(1) Voici la recette de l'essence douce de *Sthal*, que je place ici, parce qu'elle est décrite dans très-peu d'ouvrages. Prenez du nitre, du tartre cru, de la limaille de fer, de chacun quatre onces : réduisez en poudre fine que vous jetterez peu à peu dans un creuset rougi au feu; puis vous entretiendrez le feu pendant quatre heures. Pilez la masse dans un mortier de fer, et mettez-la aussi-tôt dans un matras, dans lequel il y aura dix-huit onces d'esprit-de-vin rectifié un peu chauffé : luttez le matras et le mettez au bain de sable pendant quatre jours, après lesquels on filtre cette première teinture. On prend ensuite le résidu de cette digestion, on y ajoute quatre onces d'antimoine cru, une livre de bon vinaigre de vin; on met ce mélange dans une terrine sur le feu, et on le remue avec une spatule de bois, jusqu'à consistance de miel, qu'on remet dans le matras; on verse dix-huit à vingt onces de vin du Rhin, et on y ajoute deux gros de rhubarbe. On lutte le matras, et on le met au bain de sable pendant huit jours : on verse cette seconde

l'antimoine s'y présentent avec le plus grand avantage; et il est peu de formules, fortement résolutives, dans lesquelles le fer ne se trouve réuni à des drogues plus ou moins actives. On le trouve du moins dans une composition qui passoit pour un secret de famille, et dont j'ai donné la formule (1) dans la première édition de cet ouvrage.

Soit que les substances minérales agissent avec trop d'énergie, soit qu'elles attaquent pernicieusement les fluides ou les solides du corps, plusieurs praticiens donnent la préfé-

---

teinture par inclination, et on la mêle avec la première. On y ajoute un ou deux gros d'huile de sassafras. Ce remède, en fortifiant, atténue l'épaississement de la lymphe, la rappelle dans la circulation, et l'entraîne avec les urines, dont il augmente la sécrétion.

(1) Prenez de sucre fin, une once; de cassia lignea, une once; de rhubarbe, de fleur de soufre et d'aloës lavé, de chaque deux drachmes; de limaille de fer, une once et demie : mettez toutes ces drogues en poudre très-fine, et après les avoir mêlées bien exactement, faites-en une opiate avec ce qu'il faut de sirop de chicorée composé de rhubarbe. On en donne chaque jour depuis une demi-drachme jusqu'à deux drachmes, et l'on place un purgatif de temps en temps.

rence aux sels et aux végétaux dans le traitement de la maladie du mésentère.

On distingue, parmi les substances salines, le carbonate de potasse, l'acétate de soude, le muriate calcaire. Suivant M. Guenet, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, le meilleur fondant qu'on puisse employer est la terre foliée de tartre (acétite de potasse), à la dose de six grains avec deux grains de poudre de ciguë, le tout mêlé ensemble, qu'on donne trois fois par jour.

La ciguë a effectivement été préconisée par plusieurs praticiens dans tous les cas d'engorgemens et d'obstructions des visières. On estime beaucoup la racine et les feuilles de saponaire. La racine de polypode de chêne, est un médicament auquel, suivant M. de Gardane, on ne rend pas assez de justice. MM. Acrel et Richter ont donné, avec le plus grand succès, et recommandé la racine d'arrête-bœuf, *ononis spinosa*, contre la consomption des enfans qui, selon ces deux praticiens, provient la plupart du temps pour ne pas dire toujours de l'obstruction des glandes du mésentère. Par son usage, dit M. Richter, le bas-ventre s'amollit, les parties atrophiées reprennent, et, dans l'espace

de six semaines, on voit ces enfans de retour à leur premier état de santé. On observera néanmoins que l'usage de l'arrête-bœuf cause en général la perte de l'appétit, et qu'on remédie à cet inconvénient, en faisant prendre aux malades quelque médicament stomachique, et, de préférence, l'élixir de quinquina du docteur Whytt.

Gumenus vante la décoction des feuilles de pêcher ; Fuller donne des éloges aux feuilles de tussilage ; et le fameux remède de fourmi contre la fièvre lente des enfans, produite par les obstructions du mésentère, n'est composé qu'avec trois poignées de sommités ou feuilles de capillaires vertes et fraîches, qu'on fait infuser sur la cendre chaude, pendant la nuit, dans deux ou trois setiers de bonne eau de fontaine, et qu'on fait boire à l'ordinaire toute seule ou avec très-peu de vin. Les feuilles de cétérac et la racine de fougère mâle ont été recommandées.

Je pourrois multiplier à l'infini de pareilles citations, et la connoissance de tant de formules n'équivaudroit pas à un plan bien tracé de traitement. J'ai dit que la première indication est de fondre les embarras formés dans le mésentère ; et malgré que, dans cette ma-

ladie, il y ait un dévoiement constant, il n'en faut pas moins insister avec prudence sur quelques évacuans, parce qu'il est extrêmement utile de chasser les produits de la résolution et les matières croupissantes dans le foyer de la digestion.

Aussi les remèdes propres à pousser vers quelque grand émonctoire font-ils partie du traitement méthodique de la maladie du mésentère.

On place par intervalle un vomitif avec succès; mais les praticiens ont plus de confiance dans les purgatifs, sur-tout lorsqu'ils sont choisis parmi les toniques; et on sait combien, sous ce rapport, on a fait cas de la rhubarbe. Sydenham a consigné, dans ses ouvrages (1), la formule d'une eau de rhubarbe dont il faisoit le plus grand cas pour les maladies des enfans, causées par le mauvais état des premières voies, et les embarras du mésentère. Hoffmann prisoit également beaucoup la rhubarbe, mais il avoit coutume d'y ajouter un sel neutre, dans l'intention d'en

(1) *Schedula Monitoria de novæ febris ingressu*, pag. 367. — *Processus integri in Morb. Omn. Curand.* p. 521.

rehausser les vertus. Selle cite le cas d'un enfant âgé de trois ans et demi, réduit à la dernière période de la maladie du mésentère, et à qui cependant le docteur Herz rendit la santé, au bout de quatre semaines, par le seul usage de la rhubarbe et de l'acétite de potasse, mêlés ensemble et donnés matin et soir à la dose de huit grains de chaque (1). Je ne m'expliquerai pas plus au long sur ce point.

La dernière indication qu'offre la maladie du mésentère est de fortifier. Les toniques ne manquent point à la médecine, mais le quinquina, la cannelle et le fer réunis, peuvent généralement remplir l'attente des praticiens et des malades.

Il est bien difficile de faire connoître les indications particulières et subordonnées du traitement de la maladie du mésentère, parce qu'elles dépendent des circonstances propres à chaque cas, et des nuances fines qui se font remarquer dans ces mêmes cas, par les praticiens instruits et judicieux. Je ferai néanmoins cette observation générale.

La saignée ne convient point à la maladie

(1) *Neve Beytrage zur natur. Arzeneiwischensch, th. n. 4*, pag. 134 et 135.

du mésentère, telle qu'elle se présente le plus communément dans la pratique de la médecine.

Cependant il est quelquefois utile de répandre le sang, sur-tout d'appliquer les sangsues à la marge de l'anus, pour obvier aux congestions déterminées dans les vaisseaux sanguins par les embarras des lymphatiques et l'engorgement des glandes conglobées. Ces saignées diminuent d'ailleurs l'irritation, et favorisent des remèdes qui pourroient l'augmenter, quoiqu'ils soient bien indiqués par la nature de la maladie.

Les absorbans ne doivent pas réussir dans les empâtemens et les obstructions des viscères ; mais il est, dans ces cas, des circonstances qui exigent leur application, comme lorsqu'il y a des humeurs acides dans les premières voies : aussi M. Fothergill plaçoit-il, avec succès, un mélange d'yeux d'écrevisses et de tartre stibié dans les commencemens de la maladie du mésentère.

Les fondans sont les vrais remèdes du carreau ; néanmoins, lorsque le mal a fait de certains progrès, leur usage intérieur ne fait souvent qu'affoiblir les malades, et rendre la maladie plus opiniâtre; et quelquefois, loin de

de fondre la matière contenue dans les glandes, ces remèdes affoiblissent davantage les solides, et dissolvent de plus en plus les humeurs, d'où s'ensuivent des hydropisies mortelles, du moins pour l'ordinaire. Pour parer à de tels inconvéniens, il ne reste d'autre parti que de combiner les résolutifs, les délayans et les adoucissans, suivant la méthode de M. Schœffer. Ce praticien attribue, avec M. Marx, des vertus particulières au café de glands pris avec du lait et du sucre ; il joint à l'usage de cette boisson, des bains préparés avec des simples, du lait et du savon ; des lavemens composés avec le stachis, la petite centaurée, les fleurs de camomille, la racine de chiendent ; enfin, une potion où entrent le savon de Venise, le vin antimonial d'Huxam, l'eau de fenouil et le sirop de rhubarbe.

La pratique du docteur Schœffer rappelle en partie celle du docteur Kœmpf, dans les maladies qui dépendent d'engorgement et d'obstruction dans la plupart des viscères contenus dans l'intérieur du ventre. Kœmpf faisoit grand cas des remèdes donnés sous forme de lavemens, qu'à raison de leur usage et de leurs effets, il appeloit viscéraux ; et Roederer nous apprend qu'il faisoit usage, avec succès,

du sel ammoniac (muriate d'ammoniac) fondu dans la matière d'un lavement, contre les engorgemens des viscères de l'abdomen, occasionnés par une matière muqueuse tenace et dépravée; mais Kœmpf a reconnu que dans divers cas de maladie du mésentère ou du ventre, il n'y avoit que les sangsues qui pussent amender les symptômes et ouvrir la voie à la guérison. Cette observation mérite toute l'attention du médecin.

Les linimens et les remèdes en frictions ne doivent point être oubliés. Les docteurs Berra, Chrétien et autres en ont prouvé les avantages; ils nous ont appris à user extérieurement du muriate doux de mercure, de la digitale, de la ciguë et d'autres excellens résolutifs; c'est dans des vues analogues que Bergius s'est servi de l'huile de palmier, dont il a fait connoître les vertus résolutives.

XIII.

Telles sont les recherches sur la maladie du mésentère, que j'offre aux méditations des praticiens. Cette maladie exige quelquefois qu'on ne seconde que très-foiblement la nature; et d'autres fois elle demande qu'on développe de très-grandes ressources, soit pour la

guérir, soit pour prévenir les maladies qui peuvent en être la suite. On connoît assez quelles sont les affections morbides qui peuvent résulter d'une lésion profonde des organes chargés en partie du grand ouvrage de la digestion. M. Desgranges, très-célèbre praticien de Lyon, vient de nous faire connoître, dans un excellent Mémoire imprimé dans les *Annales de la Société de Médecine pratique de Montpellier* (1), que deux fois il a vu le carreau jeter les fondemens de la polydipsie essentielle.

(1) Ces Annales, dont le sort et le mérite sont aujourd'hui constatés, sont le résultat de la correspondance d'une société qui, par les grands prix et les prix d'émulation qu'elle distribue annuellement, s'est mise au niveau des sociétés les plus célèbres de l'Europe.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

lim. 1/2 gr. — nom d'aut.